Les Contes
de
PIERRE PARLEY
SUR L'AMERIQUE.

33.

2-7-44.

Library of Congress.
E178
Chap. .1
Shelf G71
Copyright No. Office

UNITED STATES OF AMERICA.

Deposited in Clerk's Office
August 21st 1832.
See Vol 8th p 286

THE TALES

OF

PETER PARLEY

ABOUT

AMERICA.

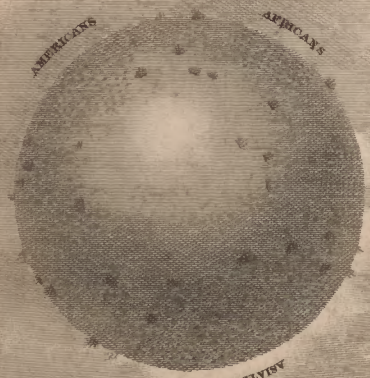
RENDERED INTO FAMILIAR FRENCH,
FOR THE USE OF YOUNG PERSONS
WHO ARE STUDYING THAT LANGUAGE.

ADVERTISEMENT.

Peter Parley's Tales about America having been extensively used by pupils learning the French language, to translate into that language, it has been suggested that a translation of the work into familiar French might be useful to beginners. Most children, having read it in English, will readily make out the meaning in its new guise, and thus rapidly and pleasantly acquire some knowledge of the language. At the request of the author, M. Surault, who is too favorably known to the public, to stand in need of our commendation, has made a translation, which is here given to the public, and which, it is hoped, may prove useful to the friends of Peter Parley.

PETER PARLEY TELLING STORIES.

PETER PARLEY'S TALES.



Here is a picture of the world: 'tis round
And cover'd o'er with mountains hills & seas:
Millions of people on its face are found
And vessels sail around it as they please.

BOSTON; CARTER, HENDEE, & BABCOCK.

LES CONTES

DE

PIERRE PARLEY

SUR L'AMERIQUE.

Samuel G. Goodrich

LIBRARY OF CONGRESS
1871
CITY OF WASHINGTON

AVEC FIGURES.

BOSTON:
CARTER AND HENDEE.
1832.

L. M.

E178
.G71
Office

Entered, according to Act of Congress, in the year 1832, by
SAMUEL G. GOODRICH,
in the Clerk's Office of the District Court of Massachusetts.

1244

CATALOGUE OF PETER PARLEY'S TALES.

1. PETER PARLEY'S TALES ABOUT SOUTH AMERICA, illustrated by a map and numerous engravings. 16mo.

2. PETER PARLEY'S TALES ABOUT THE CITY AND STATE OF NEW-YORK, illustrated by a map and numerous engravings. 16mo.

3. PETER PARLEY'S TALES OF THE SEA, with many engravings. 16mo.

4. PETER PARLEY'S TALES OF THE ISLANDS IN THE PACIFIC OCEAN, illustrated by a map and numerous engravings. 16mo.

5. PETER PARLEY'S STORIES ABOUT ANCIENT AND MODERN GREECE, illustrated by a map and many engravings. This work is carefully adapted to the use of schools. 208 pages, 16mo.

6. PETER PARLEY'S TALES ABOUT ANCIENT ROME, WITH AN ACCOUNT OF MODERN ITALY, illustrated by a map and numerous engravings. This work is also adapted to the use of schools. 200 pages, 16mo.

7. PETER PARLEY'S TALES OF REMARKABLE ANIMALS, illustrated by numerous engravings, and a plate exhibiting the comparative size of various animals, from the whale to the mouse. Second edition, with many new engravings, and numerous additions and improvements. This work is now particularly adapted to the use of schools, and young readers generally. 300 pages, large 18mo.

8. PETER PARLEY'S STORIES OF THE WESTERN STATES AND THE GREAT VALLEY OF THE MISSISSIPPI, with numerous engravings. 16mo.

9. PETER PARLEY'S PRESENT, with 220 engravings. 24mo.

10. PETER PARLEY'S STORIES ABOUT ENGLAND, WALES, SCOTLAND AND IRELAND, with a map and many engravings. 16mo.

11. PETER PARLEY'S METHOD OF TELLING CHILDREN THE HISTORY OF THE WORLD. This work is adapted to the use of schools, and is intended as a companion to Peter Parley's Geography. 16mo.

12. PETER PARLEY'S BOOK OF CURIOSITIES, containing descriptions of the most remarkable wonders of nature and art in all parts of the world, embellished with 100 engravings. 16mo.

13. PETER PARLEY'S BOOK OF THE UNITED STATES, with many engravings, 18mo.

H.H.B. 20 36

CONTENTS.

CHAPITRE I.—Parley parle de lui, de Boston, et des Indiens..... 7
CHAPITRE II.—Parley raconte ses aventures..... 12
CHAPITRE III.—Parley raconte comment il alla à la chasse..... 16
CHAPITRE IV.—Parley raconte l'entretien de Wampum sur ses ancêtres..... 20
CHAPITRE V.—Parley raconte comment Wampum alla dans l'état de Vermont..... 23
CHAPITRE VI.—Parley continue le récit de ses aventures dans l'état de Vermont..... 26
CHAPITRE VII.—Parley raconte son retour avec les soldats, et y ajoute quelques autres faits..... 30
CHAPITRE VIII.—Parley parle de Hartford, de la charte, et de la rivière Connecticut..... 32
CHAPITRE IX.—Parley parle de New-York..... 35
CHAPITRE X.—Parley raconte les aventures de Jâques Jenkins.. 40
CHAPITRE XI.—Suite des aventures de Jenkins..... 45
CHAPITRE XII.—Naufrage de Parley..... 50
CHAPITRE XIII.—Parley parle de différentes choses..... 55
CHAPITRE XIV.—Parley parle de Colomb..... 62
CHAPITRE XV.—Suite de l'histoire de Colomb..... 66
CHAPITRE XVI.—Histoires de Cortez et de Pizarre..... 69
CHAPITRE XVII.—Parley parle des établissemens de l'Amérique Septentrionale..... 75
CHAPITRE XVIII.—Suite de l'entretien de Parley sur les établissemens de l'Amérique Septentrionale..... 79
CHAPITRE XIX.—Parley parle de l'établissement de l'Amérique du nord, et de la vieille guerre Française..... 81

CHAPITRE XX.—Parley parle de la Vieille Guerre Française.... 86
CHAPITRE XXI.—Parley parle de la Révolution..... 91
CHAPITRE XXII.—Histoire de la guerre de la Révolution..... 94
CHAPITRE XXIII.—Parley continue son histoire de la Révolution Américaine..... 100
CHAPITRE XXIV.—Parley fait le récit de ses étranges aventures parmi les Indiens..... 104
CHAPITRE XXV.—Suite des Aventures de Parley..... 109
CHAPITRE XXVI.—Suite des Aventures de Parley..... 115
CHAPITRE XXVII.—Parley achève son récit de la Guerre de la Révolution..... 120
CHAPITRE XXVIII.—Conclusion..... 125
CHAPITRE XXIX.—Histoire de l'Amérique en Vers..... 128
CHAPITRE XXX.—Suite de l'Histoire de l'Amérique en Vers.... 135
Parley parle du Président, &c..... 139

CONTES

DE

PIERRE PARLEY SUR L'AMERIQUE.

CHAPITRE I.

Parley parle de lui, de Boston, et des Indiens.

1. Me voici ! J'ai l'honneur de m'appeler Pierre Parley. Bon Dieu que je suis vieux! mes cheveux sont déjà presque tous gris, et mon corps est bien infirme. N'importe, j'ai vu bien des choses, j'ai eu quantité d'aventures ; tout mon plaisir est d'en parler.

2. J'aime à raconter des histoires aux enfans. Il en vient très souvent dans ma maison. Ils se placent autour de moi avec une promptitude qui me charme, et, sans les faire attendre, je leur dis ce que j'ai vu, ou entendu.

3. Je demeure à Boston. Boston est une grande

Comment s'appele notre historiographe américain ? Est-ce un jeune homme ? Qu'a-t-il vu ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'aime-t-il a raconter ? à qui ? Sur quel sujet les entretient-il ? Où demeurait le sieur Pierre Parley ?

ville. Elle abonde en maisons, en rues, et en habitans.

4. S'il vous prend envie de lui faire une visite, vous verrez des personnes aller çà et là en carosse, d'autres à cheval, les unes courir, et les autres se promener. Voici le tableau de Boston.

5. Quand j'etais tout petit, la ville de Boston n'était pas à moitié aussi grande qu'elle l'est aujour-

Quelle espèce de ville est Boston? Quel est ce tableau?

d'hui, et ce vaste édifice qui s'élève si haut, comme on peut le voir dans le tableau, et qui s'appele le nouveau palais de l'état, n'était pas alors construit.

6. Je parierais que l'on ne vous a jamais dit que le même endroit, où est Boston, était autrefois couvert de bois, et que plusieurs Indiens y faisaient leur résidence. Vous n'avez peut-etre jamais vu un Indien de votre vie. Eh bien ! regardez; voici le tableau de deux Indiens.

7. L'habitude des Indiens était d'aller presque

Comment nommez-vous cet édifice qui lève si noblement sa tête au-dessus de Boston comme pour voir ce qui se passe sur terre et sur mer ? Quel peuple habitait les bois où Boston est maintenant bâti ?

nus, excepté pendant l'hiver. Ne croyez pas que leur peau soit aussi blanche que la nôtre ; elle est toute rougeâtre, ou de couleur de cuivre.

8. Quand j'étais enfant, il y avait quantité d'Indiens qui demeuraient très près de Boston. Ils se logeaient dans de petites huttes, ou maisons appelées *wigwams*. Voici le tableau d'un *wigwam*.

9. Les Indiens étaient bien ignorans ; ils ne pouvaient ni lire, ni écrire. Leurs maisons étaient très petites, et très incommodes. Ils n'avaient point

Qu'y a-t-il à remarquer dans l'habillement des Indiens ? De quelle couleur est leur peau ? Quelle espèce de maisons les Indiens avaient-ils ?

d'aussi belles chambres que nous en avons dans nos maisons. Ils n'avaient point non plus de cheminées, ni de foyers.

10. Les Indiens n'avaient point de chaises pour s'asseoir, ni de tables à manger, point de livres pour lire, point d'églises, point de temples. En hiver, ils portaient quelquefois des peaux d'ours ou de daims qu'ils avaient tués à coups de fléche ou de fusil Voici le tableau de quelques Indiens tirant un daim.

11. Maintenant, l'on ne voit plus d'Indiens près de Boston ; ils sont presque tous morts, ou se sont réfugiés au delà des montagnes qui regardent l'ou-

Y avait-il des cheminées dans leurs maisons ? Avaient-ils des chaises et des tables ? Avaient-ils des livres ? Avaient-ils des temples et des églises ? Y a-t-il maintenant des Indiens près de Boston ? Que sont ils devenus ?

est. Mais, comme j'ai eu le plaisir de vous le dire, lorsque j'étais jeune, il y en avait à foison dans la Nouvelle-Angleterre, et ils venaient souvent à Boston pour vendre les peaux des bêtes fauves qu'ils avaient tués.

CHAPITRE II.

Parley raconte ses aventures.

1. J'avais environ douze ans, lorsqu'un Indien, nommé Wampum, s'en vint voir mon père qui résidait à Boston. Ce brave homme avait été chef au temps-jadis, ou s'était acquis un grand nom parmi les Indiens, mais à cette époque il était tombé dans la pauvreté.

2. Comme c'était un bon Indien, il avait pour lui l'estime générale. Il avait beaucoup d'amitié pour mon père, parcequ'il lui avait sauvé la vie, lors-

Comment nommez-vous l'Indien qui vint chez le père de Parley? Où résidait le père de Parley? Qu'est-ce que Wampum avait été autrefois? Dans quel état était-il, lorsqu'il vint voir le père de Parley? Comment regardait-on Wampum?

que des matelots l'attaquèrent dans les rues de Boston.

3. Il engagea mon père à me laisser aller à son habitation, et pour m'en rendre le désir plus vif, il me parla du grand plaisir qu'il y avait à faire la chasse aux écureuils et aux daims de son voisinage. C'en fut assez. Je volai vers mon père pour lui arracher cette permission ; mes efforts triomphèrent, il consentit à mon départ.

4. Wampum demeurait près de Northampton, au pied d'une montagne, appelée le Mont Holyoke, sur les bords de la rivière Connecticut. On compte environ cent milles de Boston.

5. Il y a maintenant une bonne route de Boston à Northampton, et la diligence en fait journellement le service, mais la route était exécrable, lorsque je fis ce voyage avec Wampum, et il n'y avait pas alors de diligences en Amérique.

Pourquoi aimait-il le père Parley ? Qu'est- ce que Wampum demanda au père de Parley ? De quel plaisir Wampum parla-t-il au jeune Pierre Parley ? Où était la demeure de Wampum ? Quelle espèce de route a-t-on maintenant de Boston à Northampton ? Comment était-elle lorsque Parley fit ce voyage ?

6. Je fus donc obligé de faire le chemin de mon pied, tout aussi bien que mon ami Wampum. Nous étions à Worcester le second jour. C'etait une très petite ville, et l'on n'y voyait pas d'aussi belles maisons qu'aujourd'hui.

7. Nous arrivâmes le quatrième jour à l'habitation de Wampum, qui était un petit *wigwam* situé au pied du Mont Holyoke. Tenez, le voici.

8. Nous trouvâmes dans cette maisonette, la femme de Wampum, et ses trois enfans, c'est à dire,

Comment firent-ils le chemin? Qu'est-ce que Parley dit de Worcester? Combien de personnes Parley trouva-t-il dans le *wigwam* de Wampum?

deux fils et une fille. Ils vinrent à notre recontre et furent très charmés de nous voir.

9. Quoique je fusse bien fatigué lors de mon arrivée, néanmoins je me sentais une faim dévorante. Par bonheur, la femme de Wampum faisait rôtir de la viande d'ours, et devinant nos besoins, elle y ajouta du pain de maïs qu'elle avait pilé, ce qui fit tout notre souper.

10. Nous nous assîmes sur le plancher, et armâmes nos mains de viande, car les Indiens n'avaient ni couteaux, ni fourchettes. Peu de temps après, je fus me coucher sur des peaux d'ours où je dormis à merveille.

11. Wampum me réveilla de fort bon matin en me disant : nous allons chasser dans les bois, disposez-vous à être de la partie. Je fus bientôt prêt. Me voilà parti avec Wampum et ses deux fils.

Quel fut le souper de Parley ? Où s'assist Parley ? Avec quoi prenaient-ils la viande ? Comment dormit Pierre Parley ? Quand est-ce que Wampum éveilla notre jeune Bostonien ? Que lui dit-il ? Parley resta-t-il dans la maison de Wampum ?

CHAPITRE III.

Parley raconte comment il alla à la chasse.

1. C'était une des plus belles matinées du mois d'Octobre. Le soleil avait déjà embelli de ses rayons les sommets du Mont Tom et du Mont Holyoke, qui sont deux montagnes voisines de Northampton. Nous montâmes l'Holyoke en cheminant à travers les bois.

2. A la fin nous vinmes nous asseoir sur un rocher élevé. Là, nous vîmes à découvert, dans l'espace qui se déroulait au-dessous de nos pieds, le charmant vallon, au centre duquel s'élevait la petite ville de Northampton, bien moindre alors qu'elle ne l'est de nos jours.

3. Voyez-vous ces maisons ? me dit Wampum, eh bien ! Lorsque mon père était tout petit, il n'y en avait pas une seule où vous en voyez tant aujourd'hui. Ce vallon que possèdent actuellement

Quelle matinée était-ce? Où trouve-t-on le Mont Tom et le Mont Holyoke? Que traversèrent-ils pour monter l'Holyoke? Que grimpèrent-ils? Quelle ville Parley vit-il du haut du mont Holyoke? Qu'est-ce que Wampum lui dit? à qui appartenait autrefois ce vallon?

les hommes blancs, reconnaissait alors pour maîtres les hommes rouges.

4. A cette époque, les hommes rouges étaient riches et heureux ; maintenant ils sont pauvres et malheureux. A cette époque, cette belle rivière, que vous voyez serpenter dans le vallon, et qu'on appele le Connecticut, était à eux.

5. Ils possédaient aussi ces délicieuses montagnes, pouvaient chasser dans ces bois, pêcher dans cette rivière, et étaient nombreux et puissans. Nous sommes, en ce moment, en très petit nombre et très foibles.

6. Comment cela s'est-il opéré ? lui dis-je, qui vous a pris vos terres et vous a rendu si misérables ?

7. Wampum me dit : Je vous raconterai tout ceci ce soir, aussitôt notre retour de la chasse. Bon, écoutez ! J'entends un écureuil qui se repaît de quelque fruit dans ces bois ; ce bruit me l'annonce.

Comment étaient alors les hommes rouges ? Comment sont-ils à présent ? à qui appartenait le Connecticut ? Qu'est-ce que les Indiens possédaient de plus ? Qu'étaient-ils ? Que sont-ils ? Qu'est-ce que Parley dit à Wampum ? Qu'est-ce que Wampum lui répondit ? Qu'est-ce que Wampum entendit ? Que dit Wampum à ses compagnons de chasse ?

Allons à sa découverte. Point de bruit, dit Wampum. suivez moi.

8. Nous le suivîmes donc, et nous eûmes bientôt découvert un bel écureuil gris, campé au haut d'un noyer, debout sur ses pattes de derrière, la queue recourbée sur son dos, et tout occupé d'une noix que tenaient ses pattes de devant.

9. Wampum fit signe à son plus jeune fils de le débusquer. Celui-ci banda son arc, et décocha sa flèche qui s'en vint en sifflant raser le dos de l'écureuil ; mais il ne le toucha pas.

10. Le fils aîné de Wampum décocha tout-à-coup sa flèche, qui frappa l'écureuil au côté, et le jeta par terre.

11. Enhardis par ce succès, nous nous avançâmes dans les bois avec beaucoup de précaution. Nous n'avions encore fait que quelques pas, lorsque Wampum nous arrêta tous.

12. Regardez là bas, me dit-il, sur ce rocher

Que découvrit-on? Où était posté cet écureuil? Dans quelle attitude était-il? Lequel des deux fils de Wampum commença à tirer l'ecureuil? Le tua-t-il? Qui est-ce qui le tua? Comment? Wampum n'aperçut-il pas un autre gibier?

qui s'élève si haut au-dessus de nous. Je regardai ; mais je ne pus rien voir. Regardez encore, dit Wampum. Je regardai, et je vis un jeune daim, ou faon, qui se tenait en faction sur les hauteurs d'un rocher qui dominait sur toute la vallée.

13. C'était un beau petit animal, tout plein de vivacité ; il avait de grands yeux noirs, des jambes minces, et était de couleur de rouge foncé. Le voici dans ce tableau.

Quelle espèce d'animal était-ce ? Où le virent-ils ? Pourriez-vous me faire une description de ce petit animal ?

14. Wampum choisit, en ce moment, sa meilleure flèche, la met sur son arc, et lui fait traverser les airs en sifflant. Elle vint frapper le faon droit au cœur.

15. Le petit animal s'élança du rocher avec impétuosité, et tomba mort dans la vallée, où les fils de Wampum l'eurent bientôt trouvé. Nous nous en retournâmes alors chez Wampum, emportant le faon avec nous.

CHAPITRE IV.

Parley raconte l'entretien de Wampum sur ses ancêtres.

1. Le soir étant arrivé, je fis ressouvenir Wampum de la promesse qu'il m'avait faite de m'apprendre comment les Indiens avaient perdu leurs terres, et se trouvaient reduits à la misère. Voici donc ce qu'il me dit :

2. Ce pays, il y a cent cinquante ans, ne possédait

Que fit Wampum? Que fit ce petit animal lorsqu'il se sentit frappé? Où porta-t-on ce faon? Qu'est-ce que Wampum avait promis à Parley? Wampum dit-il que les blancs furent de tout temps en possession du pays?

pas un blanc. Il n'y avait que des hommes rouges ou Indiens. Ils possédaient toutes les terres, chassaient, pêchaient, et erraient çà et là où bon leur semblait.

3. Les bois étaient remplis de daims et d'autre gibier, et les rivières offraient en abondance du saumon et des alôses.

4. Alors, les hommes blancs s'embarquèrent et traversèrent la mer. Les hommes rouges les virent et leur dirent: soyez les bien-venus. Ils débarquèrent. Les hommes rouges leur firent l'accueil le plus amical.

5. Les hommes blancs bâtirent des maisons, s'accrûrent en forces, et firent enfoncer dans la profondeur des bois, les hommes rouges qui les avaient si bien reçus, après le savoir préalablement dépouillés de leurs possessions. Ils tuèrent les enfans et les femmes des hommes rouges, brulèrent leurs *wigwams*, et prirent leurs terres.

Qui habitait donc ce pays ? Que possédaient-ils ? Que faisaient-ils ? qu'y avait-il dans les bois ? Que trouvait-on dans les rivières ? Comment les blancs vinrent-ils dans ces contrées ? Comment les rouges les reçurent-ils ? Qu'est-ce que les blancs bâtirent ? Que firent-ils des Indiens ? Que devinrent les terres des hommes rouges ? Comment les hommes blancs traitèrent-il les familles des Indiens ?

6. Les hommes blancs avaient des fusils, et les Indiens n'avaient que des arcs et des fléches. Les hommes rouges en vinrent aux mains, et tuèrent plusieurs hommes blancs ; mais les blancs tuèrent une plus grande quantité d'hommes rouges.

7. Les hommes rouges furent battus. Ils s'en fuirent dans les bois, le cœur nâvré de douleur, et moururent. A l'exception d'un petit nombre pauvre et misérable, ils sont tous morts, ou se sont retirés au-delà des montagnes.

8. Le vieux patriarche Indien ne m'en dit pas davantage. Sa figure et celles de ses deux fils prirent à mes yeux une teinte de tristesse bien frappante, et je sentais mes larmes se former, en contemplant la malheureuse situation de Wampum.

9. Je ne comprenais pas très bien cette histoire, mais, me disais-je à moi-même, lorsque j'irai à Boston, je prierai mon grand père de me développer toute l'histoire des malheureux Indiens.

De quelles armes se servaient les hommes blancs ? Quelles étaient celles des hommes rouges ? Qui commença le combat ? Que tuèrent-ils ? Qui en tua davantage ? Qui fut battu ? Où s'en-fuirent les Indiens ? Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce Parley vit sur la figure de Wampum et sur celles de ses deux enfans ? Parley comprenait-il cette histoire ? à qui voulait-il en demander la narration ?

CHAPITRE V.

Parley raconte comment Wampum alla dans l'état de Vermont.

1. J'étais resté chez Wampum environ une semaine, quand il me dit que son fils et lui allaient voir des Indiens dans l'état de Vermont, alors appelé le Nouveau Connecticut, et que je pouvais les y accompagner, si cela me faisait plaisir.

2. J'étais très content d'y aller, car j'aimais beaucoup à me promener dans les bois et à chasser aux écureuils et aux daims.

3. Nous partîmes donc, nous passâmes la rivière Connecticut à Northampton, et côtoyâmes ses bords occidentaux en traversant Hatfield, Deerfield, et Greenfield.

4. Nous cheminâmes sur le même endroit, où l'on voit de nos jours la belle petite ville de Brattleboro. Tout était couvert de bois, et à peine pouvait-on y voir une maison.

Combien de temps Parley resta-t-il chez Wampum? Dans quel état Parley s'en fut il faire un voyage? Quels furent ses compagnons de voyage? Comment s'appelait Vermont quand Parley y alla? Pourquoi Parley était-il si content d'y aller? Quelle rivière traversèrent-ils? à quel endroit? De quel côté et par où passèrent-ils?

5. Si vous vouliez vous donner la peine de regarder la carte de la Nouvelle-Angleterre, il vous serait bien facile d'y suivre notre route.

6. Après trois jours de marche, nous arrivâmes à un endroit, appelé *Bellows-Falls*, dans l'état de Vermont. Sa distance de Boston est d'environ cent dix milles, et au nord-ouest.

7. Ce lieu est affreux: je n'en veux d'autre preuve que l'aspect de ses rochers aussi remarquables par leur hauteur que par leur état de nature brute. La rivière Connecticut décharge ses eaux sur eux avec tant de furie, qu'elles se changent en un nuage d'écume d'où s'échappe un bruit semblable à celui du tonnerre.

8. Je fus tellement éffrayé, en voyant pour la première fois, ces masses onduleuses se presser dans leur tours, s'élever avec furie, et mugir avec tant de force, que leur aspect et leur bruit parvinrent à m'étourdir, et à me rendre presque sourd. Mais, peu-à-peu je commençai à aimer l'endroit, et à admirer sa perspective ètrange et sauvage.

Combien de jours voyagèrent-ils avant d'arriver à *Bellows Falls*? Quelle est la distance de *Bellows Falls* à Boston? Quelle espèce de lieu est-ce? Faites m'en la description?

9. Wampum me dit que le saumon, ce poisson si distingué par sa grosseur et sa beauté, disait adieu à la mer à l'époque du printemps, et s'en venait remonter la rivière pour franchir les chûtes.

10 C'est une chose bien difficile, ce me semble ; mais le saumon est un poisson plein de vigueur et d'agilité. Il a dû s'essayer plusieurs fois avant de pouvoir réussir, et a fini par s'élançer sur les rochers, et passer la rivière.

11. Wampum raconte que les Indiens étaient accoutumés à y venir dans le printemps, pour harponner le saumon au moment où il s'efforçait de franchir les chûtes.

12 Il m'a toujours parlé de cette pêche comme d'un excellent amusement. Voyez à la page suivante le tableau de deux Indiens harponnant le saumon à *Bellows Falls*.

13 Si vous alliez, à présent, à *Bellows Falls*, vous y verriez un joli petit village, et un beau pont,

---

Quelle espèce de poisson remontait la rivière au moment du printemps ? Pourquoi ? Pourquoi les Indiens venaient-ils à *Bellows-Falls* pendant le printemps ? que Pourrait-on voir si on allait maintenant à *Bellows-Falls* ?

d'où vous pourriez admirer avec plaisir ces intéressantes chûtes, qui s'échappent de dessous vos pieds ; mais lorsque j'y fus avec Wampum, il n'y avait que quelque petites huttes ou maisons, et l'on n'y apercevait alors aucun pont.

CHAPITRE VI.

Parley continue le récit de ses aventures dans l'état de Vermont.

1. Le village Indien où nous allions était situé

qu'y voyait-on lorsque Parley y fut avec Wampum ? De quel côté était situé le village Indien ?

à l'ouest, et à quelques milles de *Bellows Falls*. Nous quittâmes les chûtes vers le coucher du soleil, et prîmes un chemin que les Indiens avaint frayé à travers les bois.

2. Nous n'avions encore fait que quelque pas, lorsque nous vîmes un ours s'avançant droit à nous. Par bonheur, Wampum était armé d'une carabine, ou fusil court ; que vous connaissez à merveille.

3. Il coucha l'ours en joue, et le tira. La balle s'en fut frapper l'ours à la tête, mais ne le tua pas. En proie alors à la rage, il vint à nous avec un air furieux, et en grondant horriblement.

4. Il s'élança sur Wampum, et le frappa rudement avec ses pattes de devant. Wampum, tout en le laissant passer, lui enfonça un coutelas dans les flancs, et le fit tomber roide mort sur le lieu. Vous allez voir, au revers de cette page, le tableau de Wampum tuant cet ours.

à quel temps du jour quittèrent-ils les chûtes? Quelle route prirent-ils? Quelle espèce d'animal virent-ils? Quelle arme avait Wampum. Que fit-il à l'ours? Comment l'ours traita-t-il Wampum? Comment Wampum le tua-t-il? à quel endroit arrivèrent-ils? Combien y avait-il de *Wigwams?*

5. Peu de temps après, nous arrivâmes au village Indien, qui se composait d'environ douze *wigwams*, habités par trente ou quarante Indiens, en comptant les femmes et les enfans.

6. Il était déjà nuit lorsque nous y arrivâmes. Je fus alarmé de voir tant d'Indiens autour de moi.

7. Ils parurent me regarder avec dédain. Mais comme j'étais sûr que Wampum me défendrait, cela me tranquillisait.

Combien y comptait-on d'habitans? Qu'est-ce qui causa l'alarme de Wampum? Comment les Indiens regardèrent-ils Parley? Qu'est-ce qui le tranquillisait?

8. Je me trouvais bien fatigué au moment où j'allais me mettre au lit, et je ne tardai point à me livrer à un profond sommeil d'où je ne fus arraché au lever du soleil, que par le bruit des plaintes, des cris, et des coups de fusil qui vint frapper mes oreilles.

9. Je courus tout-à-coup à la porte, et je vis les Indiens s'enfoncer dans les bois avec précipitation, sous le feu d'un détachement d'environ vingt soldats.

10. Les Indiens disparurent en un moment, alors les soldats mirent le feu aux *wigwams* qui jetèrent d'énormes flammes. Voici le tableau de l'incendie.

Comment se trouvait Parley lorsqu'il fut se coucher? Comment fut-il réveillé? Où courut-il? Que vit-il? Que devinrent les Indiens? Que firent les soldats?

CHAPITRE VII.

Parley raconte son retour avec les soldats, et y ajoute quelques autres faits.

1. Les soldats se préparèrent alors à retourner au Fort Dummer, d'où ils venaient. Ils se trouvaient à environ trente milles de ce lieu qui est situé sur la rivière Connecticut, et à une lieue au-dessous de Brattleboro.

2. Comme les soldats s'attendaient à être poursuivis par les Indiens, ils crurent urgent de précipiter leur marche, et de gagner le Fort ce même soir. Ils se mirent donc en route sur-le-champ, et m'associèrent à leur fuite légère.

3. Tout en traversant les bois, je fus accosté par un des soldats qui me demanda comment je me trouvais parmi les Indiens. Pour le satisfaire, je me mis à lui raconter mon histoire.

4. Il me dit que les Indiens étaient très méchans,

Quelle était la distance du Fort Dummer à Brattleboro? Auprès de quelle rivière était situé ce Fort? à quoi s'attendaient les soldats? Que crurent-ils nécessaire? Qu'est-ce qu'un des soldats demanda à Parley?

qu'ils avaient tué bien des personnes, et qu'ils prêtèrent main forte aux Canadiens avec qui nous étions en guerre.

5. Vous vous souviendrez que ceci se rapporte à l'époque de *la guerre contre les colonies Françaises*, dont je vous parlerai bientôt plus au long, et qui éclata il y a plus de soixante et dix ans.

6. Nous ne faisions que de nous mettre en route, lorsque nous fûmes salués par le sifflement d'une balle qu'un coup de feu fit passer au-dessus de nos têtes. La fôret s'était épaissie dans cet endroit, et nous savions que les Indiens étaient à nos trousses.

7. Les soldats regardèrent de tous côtés, mais les rusés Indiens se tenaient cachés derrière les arbres. Presque au même moment, plusieurs coups de feu partirent d'un halier, et ne blessèrent qu'un soldat.

8. Comme mes regards s'étaient porté, au même moment, de ce côté-là, je vis distinctement la tête

Qu'est-ce que ce soldat dit des Indiens? Quel bruit Parley et les soldats entendirent-ils? Les soldats purent-ils d'abord apercevoir les Indiens? D'où les Indiens firent-ils feu? Combien de soldats blessèrent-ils? Qu'est-ce que Parley aperçut au- dessus des buissons?

de Wampum qui dépassait les buissons. Un des soldats l'aperçut aussi au même instant, et tira sur lui. Je vis alors tomber au coup mon ancien protecteur et mon vieil ami; je le crus du nombre des morts.

9. Les Indiens poussèrent un cri si féroce et si horrible, que les arbres même en parurent éffrayés. Les soldats profitèrent du moment pour gagner rapidement le Fort Dummer ce même soir.

CHAPITRE VIII.

Parley parle de Hartford, de la charte, et de la rivière Connecticut.

1. Après une résidence de cinq ou six jours dans ce Fort, je descendis la rivière Connecticut en bateau jusqu'à Hartford. Hartford est situé sur la rivière, et est, de nos jours, une belle ville.

2. Elle était alors bien petite. On y voit, à présent, un vast palais de l'état, un asile pour les sourds

---

Qui l'aperçut aussi? Qui vit-il tomber? Quel cri proférèrent les Indiens Quand est-ce que les soldats arrivèrent au fort Dummer? Combien de temps Parley resta-il au fort Dummer? Quelle rivière descendit-il? Comment? Où s'arrêta-t-il? Où est situé Hartford? Qu'y a-t il de remarquable?

et muets, et de petites maisons pour les fous. Lorsque je fus à Hartford, il n'y avait rien de tout cela.

3. J'y vis encore sur une colline, une maison qui appartenait à Mr Wyllis, et dont le charpente venait d'Angleterre, et en face un énorme chêne où les habitans du lieu s'en vinrent cacher la charte du Connecticut bien des années auparavant.

4. Cette charte était un morceau de parchemin, tel que du papier. Charles II. roi d'Angleterre, y promettait que les habitans du Connecticut seraient libres.

5. Quand vous irez à Hartford, vous pourrez voir cette charte dans le musée. Charles II. vint alors à mourir. Jâques II. son frère, prit aussitôt sa place avec le titre de roi d'Angleterre.

6. Presque à son avénement à la couronne, Jâques fit passer les mers au sieur Edmund Andros, avec ordre de leur arracher cette charte. Les habitans refusèrent de la livrer, et la cachèrent dans ce

Qu'est-ce que Parley a vu sur une colline? Qu'y avait-il au-devant de cette maison? Qui avait donné cette charte aux habitans du Connecticut? Que leur promettait-il? Où peut-on trouver cette charte? Qui succéda à Charles II.? Qui envoya-t-il pour se saisir de la charte?

vieux chêne qui s'élève en face de la maison de M. Wyllis.

7. Il ne tient qu'à vous de voir l'arbre et la maison dont je vous ai parlé, car ils éxistent encore de nos jours, quoiqu'il y ait près de cent-cinquante ans que cette affaire se soit passée.

8. Je m'embarquai à Hartford sur la chaloupe Chenevard, et fis voile vers New-York. Nous descendîmes la rivière Connecticut, qui se jete dans le sound de Long-Island à environ cinquante milles de Hartford.

9. La rivière Connecticut est la reine de toutes les rivières de la Nouvelle-Angleterre. Elle prend sa source dans le Canada, parcourt une longueur d'environ trois cents milles, et se vient placer, sans orgueil, au rang des plus belles rivières de l'univers.

10. Son eau est limpide, et le pays qu'elle fertilise par son passage est un Nouvel-Eden. Vous de-

Combien y a-t-il de temps qu'Andros est venu pour enlever la charte du Connecticut? Sur quelle chaloupe s'embarqua Parley? Où se jete la rivière Connecticut? Quelle est la plus grande rivière de la Nouvelle-Angleterre? Où trouve-t-on la source de la rivière Connecticut? Quelle est sa longueur?

vriez prendre une carte de la Nouvelle-Angleterre, et regarder le cours de cette belle rivière.

11. Nous n'étions tout au plus qu'à huit milles de New-York, lorsque notre chaloupe courut le risque d'être brisée en mille morceaux, dans l'endroit appelé Hellgate, ou Hurlgate.

C'est un tournant, où l'eau décrit un cercle si violent, que les vaisseaux y viennent quelquefois s'y engouffrer, et s'y briser en morceaux sur les rochers. Quoiqu'il en soit, une chance heureuse nous favorisa, et nous fit arriver à New-York.

CHAPITRE IX.

Parley parle de New York.

1. New-York est située dans une île, à l'embouchure de l'Hudson, et passe pour la plus grande ville de l'Amérique. Sa population actuelle est de deux cent mille habitans.

Nommez-moi l'endroit où Parley faillit perdre sa chaloupe? Quelle est la distance de Hurlgate à New-York? Qu est-ce qu'un tournant? Où est située New-York? Quelle est la plus grand ville de l'Amérique? Combien la ville de New-York conti nt-elle d'habitans?

2. Cette ville est trois fois aussi grande que Boston. Elle possède un superbe monument, c'est l'hôtel de ville, dans lequel on croit apercevoir une nuance de beauté supérieure à celle du nouveau palais de l'état de Boston.

3. La ville de New-York, lorsque j'y arrivai, était petite comparée à ce qu'elle est de nos jours, cependant elle contenait un bon nombre d'habitans.

4. New-York doit sa fondation à des Hollandais, qui venaient de la Hollande, en Europe. Vous saurez que les Hollandais sont d'illustres fumeurs. Admirez le tableau de quelques-uns de ces braves.

4. Cependant, vous apercevez à New-York des gens de toutes les parties du monde. J'y vis quel-

Combien de fois est-elle plus grande que Boston? Quel monument y remarque-t-on? Quels furent les premiers fondateurs de New-York? En quoi les Hollandais sont-ils célèbres?

ques Français, les premiers que j'eusse jamais vus. Ils venaient de France, en Europe. Les Français sont très polis. Voici le tableau d'un d'eux s'adressant à une dame.

6. Voici le tableau d'un lord Anglais et de sa dame ; ils viennent d'Angleterre. Il y a bien des Anglais non seulement à New-York, mais encore dans toutes les autres parties de l'Amérique. Ils ressemblent beaucoup aux Américains.

7. Vous voici également au revers de cette page, le tableau d'un chevalier Es-

D'où viennent les Français? Quelle espèce de gens sont les Français D'où viennent les Anglais? A qui ressemblent-ils?

pagnol et d'une noble castillanne, qui venaient d'Espagne, en Europe. Il y en a beaucoup à New-York.

8. Je vis pareillement, lors de mon séjour á New-York, quelques Turcs qui attiraient les régards de tout le peuple par leurs longues barbes, leurs manteaux rouges, et les turbans qui ceignaient leurs têtes. Ils venaient de la Turquie d'Europe. Voyez le tableau d'un gentilhomme Turc, et de sa belle dame.

9. Je vis aussi à New-York quelques Chinois. Ils venaient de la Chine d'où

D'où viennent les Espagnols? Que remarque-t-on dans les Turcs? De quelle contrée viennent les Turcs? D'où viennent les Chinois?

nous tirons notre thé, et qui est une contrée de l'Asie fort éloignée de nous. Regardez ce joli tableau, c'est celui d'un colporteur Chinois, qui s'en va vendre des rats et des petits chiens pour faire des patés gras.

10. Après un séjour d'environ un mois dans la ville de New-York, je fis voile vers Boston, sur le brick Lively que commandait le Capitaine Phillips. Nous eûmes un bon vent qui nous fit franchir le sound de Long-Island presque sans nous en apercevoir. Le détroit de Long-Island est, comme vous le savez, un bras de mer, situé entre le Connecticut et le Long-Island. Nous fîmes halte à Newport, qui est une jolie ville de l'état de Rhode-Island, afin d'y laisser des marchandises.

Où se retira Parley en quittant New-York? Qu'est-ce que vous entendez par le sound de Long Island? Où s'arrêta-t-on? à quel état appartient Newport? Pourquoi s'arrêta-t-on?

CHAPITRE X

Parley raconte les aventures de Jâques Jenkins.

1. Je rencontrai, à Newport, un jeune homme qui était un peu plus agé que moi, et que j'avais connu autrefois à Boston. Il s'appelait Jâques Jenkins.

2. C'était un maître-coureur : il ne faisait que de retourner des Indes occidentales, et avait aussi voyagé dans l'Amérique du Sud. Il ne manqua point, dans sa route aux Indes occidentales, de s'arrêter à Charleston.

3. Charleston est une ville considérable de la Caroline du Sud, un des Etats-Unis ; sa distance, au midi de Boston est d'environ sept ou huit cents milles. On appele Indes occidentales, ce grande nombre d'îles situées entre l'Amérique du Nord et celles du Sud.

4. Prenez une carte, et cherchez y tous les en-

Qui est-ce que Parley recontra à Newport? Comment nommez-vous ce personnage? Où Jâques Jenkins avait-il été? Qu'est-ce et où est Charleston? Quelle est sa distance de Boston? Qu'entendez-vous par les Indes occidentales? Où sont-elles situées?

droits dont je vous parle ; c'est l'unique moyen de vous former une idée exacte de leurs situations.

5. Jenkins m'a fait d'étranges contes de ses aventures. Je vais vous en rapporter ici un ou deux.

6. Il partit de Newport, ville de l'état de Rhode-Island, sur le brick *Yankee*, commandé par le capitaine Basset. Les navigateurs n'étaient en mer que depuis quelques jours, lorsqu'ils se virent poursuivis par un énorme vaisseau français

7. Les Français étaient alors en guerre avec nous. Si leur vaisseau eut pris le brick *Yankee*, c'en était fait du capitaine et des matelots, on les emmenait prisonniers en France, et on confisquait leurs marchandises.

8. Ceci fit tant d'impression sur l'esprit des matelots du *Yankee*, qu'ils se mirent en quatre pour pouvoir échapper. De son côté, le vaisseau Fran-

---

De quel endroit Jenkins fit-il voile ? Qui les poursuivit en mer ? Avec qui les Français étaient-ils en guerre ? Quel eut été le sort du brick *Yankee*, si on l'eut pris ?

çais redoublait d'éffort pour l'atteindre. Voici le tableau des deux vaisseaux.

9. Enfin le vaisseau Français parvint à s'approcher du *Yankee*, et à lui faire essuyer un rude coup de feu. Les boulets de canon faisaient entendre des sifflemens horribles, en s'échappant à travers les airs, et s'en venaient percer les voiles du *Yankee*, sans lui causer de dommage réel.

10. Une seconde canonade du vaisseau Français tua deux hommes à côté de Jenkins. Cette poursuite prit alors un aspect terrible.

11. Le vaisseau Français fit un feu d'enfer ; ses volées de canons déchargaient une grêle continuelle

Quel accueil le vasseau Français fit-il au brick *Yankee*, lorsqu'il l'approcha ? Que fit un second coup de feu ?

de boulets au-dessus et autour du *Yankee*. Le soleil dans ce moment critique, retira sa lumière, et laissa à la nuit le soin de suspendre ce rude conflit.

12. Le capitaine Bassett profita de cette obscurité pour se mettre au large ; le lendemain, il ne revit plus le vaisseau Français. Deux jours après, ils larrivèrent sains et saufs à Charleston.

13. Jenkins dit qu'il fut étonné de voir tant de nègres à Charleston. Il y a beaucoup plus de nègres que de blancs.

14. Ces nègres sont esclaves, et travaillent pour les blancs, auxquels ils appartiennent. Jenkins vit des hommes, des femmes et des enfans nègres, vendus à l'encan, comme nous vendons nos marchandises.

15. Les nègres, qui ont de bon maîtres, sont très heureux ; ceux au contraire, qui ont des maîtres cruels, sont vraiment malheureux.

16. Après un mois de séjour à Charleston, le brick *Yankee* fit voile vers Cube, la plus grande île des Indes occidentales, où il arriva en peu de jours.

Qui est-ce qui étonna Jenkins à Charleston ? Pour qui les nègres travaillent- ils ? Qu'est-ce que Jenkins vit vendre à l'encan de Charleston ? Quelle est la plus grande île des Indes occidentales ?

17. Les Indes occidentales sont célèbres par la production de leur sucre. On le fait en exprimant une plante, appelée canne à sucre, qui croît à peu près comme le maïs.

18. On la broie, et l'on en extrait la melasse, au-dessous de laquelle se trouve le sucre.

19. Jenkins a remarqué qu'une grande partie des habitans de Cube se composait de nègres, Ils paraissaient être d'un naturel fort gay, et, généralement, fort heureux. Ils sont très passionés pour la dance. Voici le tableau d'une dance de nègres

Qui est-ce qui rend les îles des Indes occidentales si célèbres? Comment fait-on le sucre? Qu'est-ce que Jenkins dit des nègres de Cube?

CHAPITRE XI.

Suite des aventures de Jenkins.

1. Jenkins et deux de ses compagnons étant venus à terre un beau soir, furent insultés par un soldat Espagnol qui était pris de vin. Ils usèrent de représailles, en vinrent aux mains avec lui, et lui arrachèrent la vie.

2. La justice fit alors main-basse sur Jenkins et ses deux amis, et le condamna à deux ans de travaux aux mines du Pérou, situées dans l'Amérique du Sud.

3. Ils y furent bientôt transportés pour y accomplir l'arrêt de leur sentence. On ne peut imaginer de situation plus cruelle que la leur.

4. Ils étaient obligés de travailler dans des fosses profondes creusées sous terre, afin d'en extraire les minéraux d'argent, et ne recueillaient souvent d'autre recompense qu'une plus grande sévérité de la part de leurs maîtres.

Qui est-ce qui arriva à Jenkins dans l'île de Cube? Qui tuèrent-ils? Où envoya-t-on Jenkins et ses compagnons? Qu'est-ce que Jenkins et ses compagnons eurent à faire dans les mines?

5. Enfin ils furent élargis, et s'en vinrent du Pérou au Brésil, c'est à dire, depuis l'occident de l'Amérique du Sud jusqu'à son orient.

6. En faisant ce long voyage, Jenkins eut occasion de voir les mœurs des habitans, et la face de la contrée.

7, Voilà qui mérite votre attention ; c'est le tableau des dames et des messieurs du Pérou, tels que Jenkins me les a dépeints.

8. On voyait alors dans l'Amérique du Sud, et on y voit encore de nos jours, bien des aborigènes.

Comment les traitait-on ? Où voyagea Jenkins après son élargissement ? Qu'est-ce que Jenkins vit dans son voyage ? Dites-nous quelque chose des Aborigènes de l'Amérique du Sud ?

Ils sont devenus un peu plus civilisés, sans sortir cependant de leur état d'ignorance et de dégradation. Voici le tableau de quelques-uns d'eux, tels que Jenkins me les a décrits.

9. Il n'y a rien dans l'Amérique du Sud, qui frappe davantage le spectateur d'étonnement, que les Andes, cette chaine de montagnes qui la traverse du nord au midi. Elles sont au nombre des plus hautes montagnes de l'univers. Chimborazo, qui est le pic le plus élevé, a environ quatre milles de hauteur.

1. Quelques-unes de ces montagnes sont toujours

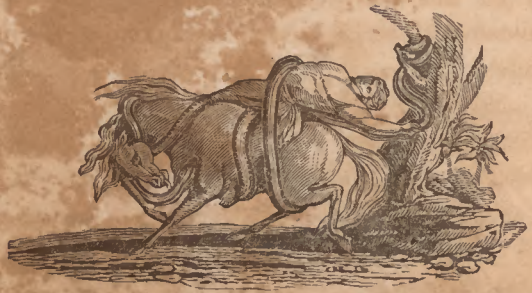
Qui est-ce qui frappe le spectateur d'étonnement lorsqu'il voyage dans l'Amérique du Sud? Quel est le plus haut pic des Andes? Racontez-nous quelque chose des Andes?

couverts de neiges, d'autres contiennent des feux intérieurs qui se manifestent par de continuels tourbillons de fumiée qui s'élancent de leurs sommets, et quelquefois par des flammes et des laves. On les appele volcans. Voici le tableau de quelques chaînons des Andes.

11. On vous a, peut-etre, parlé d'un gros serpent qui se trouve dans l'Amérique du Sud, je veux dire, l'Anaconda. Jenkins m'en a raconté l'histoire suivante.

12. Un homme se promenait à cheval dans les bois. Un serpent qui, s'était cent fois replié sur lui-même se tenait alors en ambuscade sur les bords du sentier qu'il avait pris. Aussitôt qu'il vit le voya-

geur, il s'élança, plus prompt que l'éclair, sur le cheval, et les entortilla avec tant de force, qu'ils perirent l'un et l'autre sur-le-champ dans ses horribles étreintes. En voici le tableau.



Vous avez vu des diamants brillans, qui sont très estimés et très précieux, ou vous en avez entendu parler. Eh bien! c'est dans l'Amérique du Sud qu'on les trouve.

14. Les pluies les font descendre des montagnes, et l'on vient les prendre dans le sable des vallées. Voyez au revers de cette page, le tableau des esclaves occupés à laver le sable pour pouvoir y trouver des diamants.

Que dit-on de l'Anaconda? Où trouve-t-on les diamants? Comment parvient-on à les obtenir?

15. Après un long et fatiguant voyage, entrepris à pied depuis le Pérou, qui est sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, jusqu'au Brésil qui est sur sa côte orientale, Jenkins et ses compagnons gagnèrent Rio Janeiro, une des grandes villes du Brésil. C'est là qu'il s'embarqua pour l'Amérique, où il arriva sans éprouver le moindre accident.

CHAPITRE XII.

Naufrage de Parley.

1. Quand Jenkins eut fini son historiette, je vins

Où est Rio Janeiro? Dites-moi ce qu'est Rio Janeiro?

de notre brick, qui mit bientôt à la voile pour se rendre à Boston.

2. Nous n'avions quitté le hâvre de Newport que depuis quelques heures, lorsqu'il commença à neiger à gros flocons, et qu'il survint un vent précurseur d'une horrible tempête.

3. Ce vent était au sud-est, et soufflait par conséquent vers la plage. De crainte d'être jetés contre des rochers et brisés en morceaux, nous nous hâtâmes de prendre le large, mais la violence du vent ne nous permettant pas de porter nos voiles, nous les descendîmes sur-le-champ, et mîmes le vaisseau à l'ancre.

4. Nous restâmes plusieurs heures dans cette effrayante situation. Cependant la tempête acquérait à chaque moment un nouveau dégré de force. Je n'oublirai jamais cet aspect de la mer qui me frappa alors si puissament. Toute sa superficie me parut noire comme de l'encre, à l'exception des sommets des

---

Où alla Parley lorsque Jenkins eut terminé son histoire? Qu'est-ce qui leur arriva en quittant Newport? De quel côté était le vent? Que firent-ils pour ne point être jétes contre les rochers? Pourquoi descendirent-ils leurs voiles? Combien de temps restèrent-ils dans cette position? De quelle couleur était la mer?

va guesqui se couronnaient d'une blancheur d'écumer éblouissante.

5. Ces vagues s'élevaient à une hauteur prodigieuse, et paraissaient se mouvoir avec une horrible furie : quelquefois on en voyait plusieurs se réunir pour rouler ensemble et lancer l'écume dans les airs ; puis elles se dérobaient à la vue, et créaient une profonde vallée au sein des eaux.

6. Notre petit brick dansait sur l'océan comme si c'eut été une plume ; tantôt il montait tout-d'un-coup dans les airs, porté et soutenu par une vague ; tantôt il s'engouffrait dans les profondeurs que la mer venait d'ouvrir ; d'autrefois les flots venaient battre un de ses côtés avec tant de violence, qu'il s'en fallait bien peu qu'il ne fut renversé ; enfin il faisait entendu des tons plaintifs, et frissonnait d'horreur parcequ'il sentait ses flancs pressés par des vagues contraires.

7. Enfin la nuit survint, et je puis dire que jamais mon cœur n'avait été susceptible d'aussi péni-

Que voyait-on sur le sommet des vagues ? Décrivez-moi le mouvement des vagues ? Comment la tourmente traitait-elle leur brick ? Qu'est-ce qui survint ?

bles sentimens de frayeur qu'étaient ceux que m'inspirait son approche. La tourmente se maintenait toujours avec une fureur constante qui nous faisait voguer à son gré.

8. Nous savions que la terre ne devait pas être fort éloignée, et nous comptions débarquer avant le jour. Ce fut une nuit bien alarmante. Enfin le jour qui commença à poindre, ne servit qu'à manifester notre danger.

9. Le rivage, qui nous paraissait couronné de rochers escarpés ou tombans par morceaux, n'était qu'à quelque distance. Nous nous crûmes tous perdus. Des personnes se mirent à genoux pour prier, d'autres jetèrent les hauts cris, enfin, pour comble de malheur, une d'elles franchit le bord par mégarde et fut noyée.

10. Nous nous aperçûmes bientôt que les rochers rasaient le fond du vaisseau. Quel horrible moment! Je m'attendais à chaque instant de voir notre vaisseau se partager par morceaux, et s'engloutir dans les vagues.

Avec quels sentimens la vit-il approcher? A quoi s'attendaient-ils? Que virent-ils au point du jour? A quelle distance était le rivage? Qu'apercevait-on au bord de ce rivage? Qui firent quelques personnes du bord? Que sentirent-ils au fond du vaisseau?

11. Enfin une forte vague prit le vaisseau sur son dos, le porta quelques instans avec une force étonnante, et le vint lançer sur la pointe d'un rocher.

12. Que nous eûmes de joie, de voir qu'une telle position nous mettait à même de nous élançer en sureté sur le penchant du rocher, et d'échapper ainsi au danger.

13. C'est ce que nous fîmes, et nous vîmes alors nos craintes mortelles se changer en une assurance salutaire. Tenez, voici le tableau du vaisseau sur les rochers.

A quoi s'attendait Parley dans ce terrible moment? Que fit une fort vague? Où est-ce que cette vague le jeta? Quelle fut leur grande joie?

14. Nous nous aperçûmes que l'endroit, où nous venions de prendre terre, était dans le New-Hampshire, au nord-est de Boston et distant de la même ville d'environ soixante-cinq milles. De là je me rendis à Boston à pied.

15. J'étais charmé de regagner mes foyers, et ma famille ne l'était pas moins de me revoir. Lorsque je lui fis le récit de mes aventures, elles lui parurent si étranges qu'elle eut d'abord bien de la peine à les croire.

CHAPITRE XIII.

Parley parle de différentes choses.

1. Il est inutile de rappeler le grand interêt que je prenais aux Indiens. Wampum m'avait déjà dit qu'il n'y avait autrefois que des Indiens dans toute l'Amérique.

Dans quel endroit Parley s'apperçut-il que le brick avait pris terre? A quelle distance de Boston? Où fut Parley? Comment fit-il le voyage? Quelle fut la grand joie de Parley? Que raconta-t-il à sa famille? Quelle intérêt Parley prenait-il aux Indiens? Qu'est-ce que Wampum avait dit à Parley?

2. Qu'ils en possédaient alors les terres, et étaient puissans et heureux ; qu'ensuite les hommes blancs avaient arraché ces possessions des mains des Indiens, et les avaient reduits à la foiblesse et à la misère. Ceci me faisait extrêmement désirer d'entendre le récit de l'histoire des Indiens.

3. Outre cela, j'avais été à Northampton, à Hartford, à New-York, et dans d'autres endroits, et ma curiosité naturelle me portait à en savoir davantage. Je priai donc mon vieux grand père, qui savait tout cela au bout du doigt, de me dire l'histoire de l'Amérique. Il se mit donc à me la raconter, et je la trouvai des plus intéressantes.

4. Cependant, je dois, avant de vous en faire le récit, vous entretenir de quelques autres choses. Le monde, vous n'êtes pas sans le savoir, est rond comme une boule ou comme la lune, et les navigateurs passent sur sa surface et tournent autour de lui, de la même manière que les mouches tournent autour d'une pomme ou d'une citrouille.

Quelle histoire Parley désirait-il savoir ? A qui s'adressa-t-il pour la savoir ? Quelle est la forme du monde ?

5. La lune paraît petite, parcequ'elle est très éloignée ; quoique cela, c'est réellement un grand monde qui a des montagnes,des rivières et des mers.

6. Si nous étions maintenant sur la lune, la terre que nous habitons paraîtrait aussi petite et aussi ronde que la lune. Voici le tableau du monde. Je pense qu'il est tel dans ce tableau qu'il le paraît aux peuples de la lune.

7. Eh bien ! ce monde que nous habitons, a deux grands continens ou vastes étendues de terres sur sa surface qui sont divisées par de grands océans. D'un côté du monde est l'Amérique, ce continent où nous sommes.

Comment est-ce que la lune nous paraît? Qu'est-ce qu'est la lune? Si vous étiez sur la lune, comment paraîtrait le monde? Qu'est-ce qu'a le monde sur sa surface?

8. Si vous étiez élevés dans les airs et que vous voguassiez au-dessus, vous verriez en y abaissant vos regards que la forme du continent ou terre appelée l'Amérique, est à peu près telle que vous la voyez representée dans l'estampe suivant.

9. Vous voyez qu'elle se divise en deux parties qui s'unissent par une langue de terre; la partie du nord que nous habitons, s'appele l'Amérique *Septentrionale*, et la partie du sud, l'Amérique *Méridionale*.

10. C'est de l'Amérique du Sud, d'où vient tout l'or et tout l'argent. C'est là, je vous l'ai dit, où Jâques Jenkins fut confiné, et où, comme vous devez vous en souvenir, il vit l'Anaconda.

Comment verriez-vous l'Amérique si vous étiez dans les airs? Quel grand continent habitons-nous? Comment appele-t-on cette partie de l'Amérique que nous habitons? A quelle partie donnez-vous le nom d'Amérique *Méridionale*? D'où viennent l'or et l'argent?

11. Maintenant, du côté du monde opposé à l'Amérique est un vaste continent, qui se divise en Europe, Asie et Afrique. Voyez en le tableau ci-dessous. L'Europe y est en blanc, l'Afrique en noir, et l'Asie ombrée et couverte de lignes horizontales. Rappelez-vous que le haut du tableau est Nord, la droite Est, le bas Sud, et la gauche Ouest. J'aurais dû vous dire la même chose des tableaux de l'Amérique, et vous apprendre que la même règle s'applique à toutes les cartes.

12. C'est à notre Est, et entre ces contrées et l'Amérique qu'est situé l'océan Atlantique, mer immense, qui a trois mille milles d'étendue.

Où sont l'Amérique, l'Asie, et l'Afrique? Quel côté de la carte représente le nord? De quel côté est l'Est? Où est le Sud? Où est l'Ouest? Où est situé l'océan Atlantique?

13. A l'Ouest de l'Amérique se trouve l'océan Pacifique qui est encore plus vaste que l'Atlantique, et qui sépare l'Amérique de l'Asie.

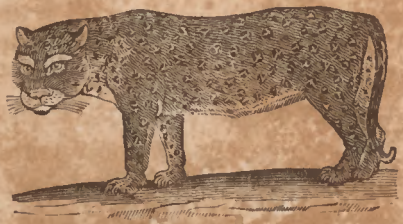
14. J'aimerais vous entretenir davantage sur l'Asie et l'Afrique, mais je ne le saurais maintenant, j'aurai ce plaisir-là plus tard.

15. Vous vous souviendrez que l'Asie est la contrée où naquirent Adam et Eve, le premier homme et la première femme, et d'où sort le tigre. Voyez le tableau d'un tigre venant de l'Asie.

16. L'Afrique est le pays d'où vinrent originaire-

Quelle est l'étendue de l'océan Atlantique? Où est situé l'océan Pacifique? Quel est l'océan le plus vaste, l'Atlantique ou le Pacifique? Où vécurent Adam et Eve? De quel pays vient le tigre? D'où viennent originairement les nègres?

ment les nègres, et où se trouvent le Léopard et l'Autruche. Voici le tableau d'un Léopard venant de l'Afrique.



Voici le tableau d'une Autruche venant de l'Afrique.

Où trouve-t-on le Léopard et l'Autruche ?

17. L'Europe est la contrée où demeurent les Anglais, les Français, les Espagnols, les Hollandais et les Russes, dont j'ai eu soin de vous entretenir. Je m'en vais à présent vous parler de Colomb.

CHAPITRE XIV.

Parley parle de Colomb.

1. Colomb demeurait en Europe. L'Europe est une vaste contrée, située à l'Est de l'Amérique, et au-delà de l'océan Atlantique. Il vous souvient de l'avoir vue sur le tableau de la page 59e. Elle contient un grand nombre d'habitans, et quantité de villes et de cités plus grandes que Boston ou New-York.

2. Eh bien! il y a environ trois cents ans que les habitans d'au-delà de l'Atlantique ignoraient qu'il existât un endroit tel que l'Amérique.

De quel pays vinrent les Anglais, les Français et les Espagnols? Où demeurait Colomb? Quelle espèce de contrée est l'Europe? Où est l'Europe? Qu'est-ce que Parley dit qu'il y a en Europe? Combien y a-t-il de temps qu'on ignorait l'existence de l'Amérique au-delà de l'Atlantique?

3. Colomb leur dit qu'il croyait à l'éxistence d'un tel lieu, et que s'ils lui accordaient des vaisseaux qu'il franchirait l'océan, et s'en assurerait. Ils se moquèrent de lui.

4. Enfin, Colomb sollicita la reine d'Espagne, qui s'appelait Isabelle, de lui donner quelque argent, ce qu'elle fit. Il en acheta des vaisseaux et s'aventura pour voir s'il trouverait un nouveau pays. Voici le tableau des vaisseaux de Colomb.

5. Vous savez que de nos jours, on traverse fort souvent le grand océan Atlantique pour se rendre d'Europe en Amérique, et d'Amérique en Europe.

Qu'est-ce que Colomb dit aux habitans de l'Europe? A qui Colomb demanda-t-il de l'argent? Que fit-il de l'argent qu'il reçut d'Isabelle? Traverse-t-on fort souvent maintenant l'océan Atlantique?

Il y a des vaisseaux qu'on nomme paquebots; un d'eux quitte New-York chaque semaine pour se diriger vers l'Angleterre.

6. Ces vaisseaux sont très grands et très forts, et ont de belles chambres; mais en vous parlant du temps de Colomb, vous vous souviendrez que je remonte à une époque de plus de trois cents ans, à l'année 1492; c'est-à-dire, quatorze cent quatre-vingt douze ans depuis la naissance de Jesus-Christ.

7. Nous appelons cette année 1832, parcequ'il y a dix-huit cent trente deux ans que Jesus-Christ notre sauveur est né.

8. Eh bien! du temps de Colomb, il y a plus de trois cents ans, les vaisseaux étaient petits et frêles, et il y avait du danger à s'y embarquer.

9. Mais Colomb était un homme courageux et sans peur. Il s'avança sur les eaux, perdit bientôt la terre de vue, et n'apperçut plus qu'une vaste mer autour de lui.

Quelle sorte de vaisseaux sont ces paquebots? Combien de fois quittent ils New-York pour aller en Angleterre! Combien-y-a-t-il de temps que Colomb a fait voile vers l'Amérique? Pourquoi appelons-nous cette année 1832? La navigation était-elle dangereuse du temps de Colomb? Pourquoi l'était-elle? Quelle sorte d'homme était Colomb?

10. Il navigua heureusement pendant quelques jours, à la fin il essuya une horrible tempête. Le vent soufflait avec fureur, les vagues s'élevaient et retombaient avec violence. Les vaisseaux de Colomb étaient balotés çà et là, les flots venaient se briser si fortement contre eux, que les matelots qui étaient avec Colomb en furent effrayés, et crurent tous qu'ils allaient être noyés.

11. Ils le prièrent de retourner, et menaçèrent de le tuer s'il n'y consentait. N'importe, Colomb ne voulut point rétrograder.

12. Après une navigation de soixante-et-dix jours, un des matelots qui était monté au haut du mât d'un de ces vaisseaux, apperçut la terre au-delà des eaux, et s'écria : terre ! terre ! Colomb ne se possédait plus de joie. Cette terre est l'Amérique.

13. Les Indiens étaient jusqu'à ce moment les seuls qui l'eussent vue. Colomb et sa suite furent les premières personnes qui la virent et la visitèrent.

Faites-moi la description de la tempête qu'essuya Colomb dans sa navigation vers l'Amérique ? Qu'est-ce que firent les matelots ? Qu'est-ce qui arriva après qu'ils eurent navigué soixante et dix jours ? Quelles furent les premières personnes de l'Europe qui virent et visitèrent l'Amérique ?

CHAPITRE XIV.

Suite de l'histoire de Colomb.

1. Les vaisseaux arrivèrent le long de la plage, peu de temps après la découverte de la terre. Quelle fut la surprise de Colomb, de voir sur cette terre des gens presque nus, et de couleur de cuivre rouge! Ils ne ressemblaient aucunement à ceux qu'il avait déjà vus.

2. Ces gens étaient des Indiens tels que Wampum, dont je vous ai parlé. Ils furent aussi surpris de voir Colomb et ses vaisseaux, qu'il le fut de les voir. Ils n'avaient jamais vu auparavant, ni un homme blanc, ni un vaisseau.

3. Il y a tout apparence que c'étaient de bonnes gens, car ils accueillirent Colomb avec plaisir. Voyez à la page suivante le tableau du débarquement de Colomb.

4. L'endroit, où Colomb s'en vint débarquer

Qu'est-ce que Colomb fut surpris de voir? Quelle espèce de gens étaient les Indiens? Quel trait distinctif remarque-t-on dans les Aborigènes de l'Amérique? Comment reçurent-ils Colomb?

pour la première fois, était une île des Indes occidentales, qu'il nomma San-Salvador. Il y trouva quantité de fruits qu'il n'avait jamais vus auparavant. Après une résidence de plusieurs jours, il fit voile vers l'Europe, et arriva à Palos, en Espagne, n'ayant été absent qu'environ sept mois.

5. Il raconta aux Européens ce qu'il avait vu,

Où est-ce que Colomb débarqua pour la première fois? Qu'est-ce qu'il y trouva? Qu'est-ce que fit Colomb après un résidence de plusieurs jours à San-Salvador? Où retourna-t-il? Que fit-il à son retour?

qu'il avait découvert un nouveau pays, abondant en fruits délicieux, en or, en argent, et dont les habitans, au lieu d'être blancs, étaient rouges.

6. Ce récit de Colomb fit naître dans bien des gens, le désir de venir dans cette nouvelle contrée, qu'on nomma dans la suite l'Amérique, pour voir s'ils pourraient faire quelques découvertes, et obtenir des fruits et des métaux précieux.

7. Une foule d'aventuriers s'y rendit donc, et comme il y en avait un bon nombre de vicieux et de méchans, ils se mirent à tirer sur les malheureux Indiens, les massacrèrent, détruisirent leurs habitations, leur arrachèrent leur argent et leur or, et s'approprièrent leurs terres.

8. C'est ce qui eut lieu dans l'Amérique du Sud et dans le Méxique, qui furent conquis par les Espagnols, et qui tombèrent par là sous la domination du roi d'Espagne.

9. Je m'en vais vous raconter quelques histoires

Que produisit la relation de Colomb en Europe? Que s'en suivit-il? Où est-ce que ceci eut lieu? Quelles furent les contrées conquises qui passèrent sous le joug du roi d'Espagne?

relatives à ces pays. Les plus remarquables sont celles de Méxique et du Pérou.

CHAPITRE XVI.

Histoires de Cortez et de Pizarre.

1. Le Méxique est dans la partie méridionale de l'Amérique du nord. Les territoires qui dépendaient de l'Empereur du Méxique étaient très étendus.

2. La capitale du Méxique est située au sein d'une vaste et belle vallée, et était une grande et magnifique cité. Elle portait le nom de México.

3. C'était la plus grande et la plus intéressante ville de toute l'Amérique, au moment de sa découverte. Le nombre de ses habitans se montait à plusieurs mille. La ville éxiste encore, et est une place d'importance.

Ou est le Mexique ? Les territoires de l'empereur du Méxique étaient-ils étendus ? Quelle était le capitale de son empire ? Comment était-elle alors comparée avec les autres villes de l Amérique ? Combien avait-elle d'habitans ?

4. Le roi d'Espagne prit en ce moment la résolution de conquérir le Méxique. C'est un fait que le peuple du Méxique ne lui avait fait aucun mal, et ne lui devait rien; n'importe, ce ne fut point un bouclier protecteur pour ce peuple heureux et innocent.

5. Le peu que vous lirez touchant les rois vous initiera dans leur indifférence en bien ou en mal. L'égoïsme, voilà en général leur boussole ; peu leur importe que la justice ou l'humanité soient submergées dans l'océan de leurs plaisirs.

6. La personne choisie pour conquérir le Méxique, fut, comme vous le verrez, Ferdinand Cortez, homme cruel et barbare. Il s'y avança à la tête d'environ six cents soldats.

7. Après plusieurs batailles livrées en s'enfonçant dans le pays, et en s'acheminant vers le Méxique, Cortez parvint à s'approcher de cette ville.

7. L'Empereur, qui y régnait alors, se nommait

A quoi se détermina le roi d'Espagne? Le peupledu Méxique avait-il fait quelque mal au roi d'Espagne? Quelle sorte de gens était-ce? Quelle est la boussole des rois? Qui fut choisi pour conquérir le Méxique? Quelle espèce d'homme était Cortez? Combien prit-il de soldats?

Montézuma : il donna l'hospitalité à Cortez et le traita avec bonté.

9. Cet accueil bienveillant n'empêcha cependant point Cortez de poursuivre son dessein ; il se mit à la tête de plusieurs soldats, entra à l'improviste dans le palais de Montézuma, se saisit de sa personne, et l'arracha des splendeurs attrayantes du trône.

10. Peu de temps après, il le fit charger de fer et jeter en prison. Montézuma resta long-temps dans cette horrible situation, et y fut abreuvé des plus indignes traitemens.

11. Enfin Cortez s'apperçevant que les habitans étaient irrités contre lui, leur montra Montézuma pour les appaiser. A peine eut-il paru qu'ils lui décochèrent une grêle de traits meurtriers ; Montézuma fut blessé. Voyez à la page suivante la représentation du fait.

12. Cet infortuné monarque mourut bientôt après par suite de ses blessures et de ses chagrins

Que fit Cortez ? Dans quelle situation Montézuma resta-t.il pendant long temps? Que fit Cortez ponr appaiser les habitans du Méxique, qui étaient irrités contre lui ? Qu'est ce que le peuple fit à Montézuma ? Que devint Montézuma ?

accablans. Après sa mort, le Méxique fut défendu avec beaucoup de courage par son fils Guatimozin, qui en devint alors Empereur.

13. Mais la ville se trouvant hors d'état de résister, se rendit enfin à Cortez, et c'est ainsi que le Méxique fut incorporé aux possessions Espagnoles.

14. C'est en opprimant et en subjugant les foibles et les impuissans, que les rois ont accrû leurs richesses et leur puissance qu'ils se sont empressé de baptiser du nom de gloire

15. Je m'en vais vous raconter une autre histoire

Qui défendit bravement le Mexique après la mort de Montezuma? Le Méxique se rendit-il à Cortez? A quel royaume le Méxique fut-il réuni?

du même genre. Un Espagnol, nommé Pizarre, découvrit le Pérou qui est une contrée de l'Amérique du Sud, fameuse par ses mines d'or et d'argent. C'est le même endroit où l'on confina Jâques Jenkins, comme je vous l'ai dit.

16. Pizarre ayant découvert ce pays, résolut d'en faire la conquête. Il parvint enfin, par ruse, à s'emparer d'Atahualpa, un des chefs Indiens, et à en faire son prisonnier.

17. Il lui offrit son élargissement, à condition qu'il lui compterait une jolie somme d'or. Atahualpa paya cette rançon. Mais Pizarre, au lieu d'effectuer sa promesse, le fit bruler vif. Voilà les hauts-faits des conquérans! Voyez à la page suivante le tableau d'Atahualpa expirant dans les flammes.

18. Pizarre poursuivit alors le cours de ses conquêtes, et eut le bonheur de subjuguer tout le Pérou en 1532. Alors, il donna des lois au pays et fut le fondateur de la ville de Lima, éxistante encore

Qui découvrit le Pérou? Qu'est-ce qui fait la célébrité du Perou? Comment Pizarre fit-il Altahualpa prisonnier? Comment Pizarre traita-t il Atahualpa? Que fit alors Pizarre? De quelle ville Pizarre est-il le fondateur?

de nos jours, et que vous pouvez trouver sur les cartes de l'Amérique du Sud. Enfin un poignard vint trancher le fil de ses jours en 1541.

19. Je vous ai maintenant raconté quelques-uns des événemens qui eurent lieu dans l'Amérique du Sud. A présent, je vais vous entretenir de quelques histoires sur l'Amérique Septentrionale.

Quel fut le sort de Pizarre?

CHAPITRE XVII.

Parley parle des établissemens de l'Amérique Septentrionale.

1. Il y a environ cent cinquante ans, c'est-à-dire, l'an 1607, qu'une centaine d'Anglais passèrent en Virginie, et formèrent un établissement sur James-River,

2. La première ville qu'ils bâtirent fut appelée James-town. Voyez à la page suivante le tableau de la construction de James-town.

3. Il est inutile de vous dire, qu'il n'y avait alors que des Indiens dans cette partie de l'Amérique Septentrionale.

4. Les grandes villes telles que Boston, New-York, Philadelphie, et autres, n'éxistaient pas alors.

5. De vastes forêts couvraient toute la surface du pays, et étaient habitées par de nombreuses tribus d'Indiens.

Quand et par qui fut formé le premier établissement de la Virginie? Comment s'appelait la première ville qu'ils bâtirent? Quelles sont les villes qui n'éxistaient point alors? Quel était donc l'aperçu du pays?

Building of Jamestown, Vir. — p. 18.

6. Ces Indiens étaient généralement ennemis des blancs, et disposés à les tuer toutes les fois que l'occasion s'en présenterait.

7. Un des habitans de James-town, le capitaine Smith, remonta un jour une rivière en bateau. Les Indiens l'aperçurent, se saisirent de lui, et le conduisirent devant Powhattan, qui était leur chef ou roi.

Dites-nous l'histoire du Capitaine Smith?

8. Powhattan et son conseil le condamnèrent à mort. On le conduisit donc vers une pierre sur laquelle il posa sa tête. Powhattan prit alors une massue, et se mit à la lever pour lui donner le coup de grâce.

9. Quel fut son étonnement de voir une Indienne d'une rare beauté, sa propre fille se venir jeter en criant entre lui et Smith, et lui faire une rampart de son corps contre la massue menaçante de son père! Voici le tableau de l'événement.

10. Powhattan fut tellement touché de l'admirable conduite de sa fille, qui lui faisait une belle leçon d'humanité, qu'il accorda la vie à Smith, et le renvoya le lendemain sain et sauf à ses amis de James-town.

11. Ce fut huit ans après l'établissement de la Virginie, c'est-à-dire, l'an 1615, que quelques aventuriers Hollandais, partis de la Hollande, en Europe, formèrent un établissement dans l'île de New-York, qui s'appelait alors Manhattan. Telle est la fondation de la ville de New-York.

12. L'an 1620, quelques Anglais, appelés Puritains, arrivèrent à Plymouth, dans le Massachusetts, et formèrent le premier établissement de la Nouvelle-Angleterre.

13. Ils vinrent surtout en Amérique pour y jouir du libre éxercice de leur religion. Ils n'étaient pas plus de cent.

Quand est-ce que cela eut lieu? Comment appelait-on l'île de New-York? Quelle est la ville que fonda l'établissement de l'île de York? Quand est ce que les Puritains vinrent en Amérique? Où arrivèrent-ils? Quel établissement formèrent les Puritains? Pourquoi vinrent-ils en Amé. que? Quel était le nombre des Puritains?

14. Le lieu où ils vinrent débarquer, avait été abandonné par les Indiens au sujet d'une maladie contagieuse, qui y avait régné quelques années auparavant.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'entretien de Parley sur les établissemens de l'Amérique Septentrionale.

1. Les Puritains se divisaient en dix-neuf familles. Chaque famille se bâtit une petite maison. On avait découvert plusieurs Indiens dans les bois, mais ils fuyaient à mesure que les blancs les approchaient.

2. Cependant, un Indien vint un jour parmi eux et les surprit par cette acclamation: Anglais, soyez les bien-venus! Anglais, soyez les bien-venus!

3. Il s'appelait Samoset; il avait appris à parler Anglais de quelques pêcheurs qu'il avait vus.

Comment se divisèrent-ils? Qu'est-ce qui étonna un jour les Puritains? Comment s'appelait cet Indien? Comment avait-il appris l'Anglais?

C'était un intime ami des Anglais, et il ne manqua pas d'engager Masassoit à venir les voir.

4. Masassoit était un chef puissant, ou roi Indien. Il promit aux Anglais qu'il serait en paix avec eux, et qu'il ne leur ferait point de mal.

5. Je vous ai déjà parlé des trois premiers établissemens de l'Amérique du Nord, connus sous le nom de colonies, c'est-à-dire, de la Virginie, de New-York, et de la Nouvelle-Angleterre.

6. Ils furent en butte à une foule de malheurs: quelquefois, ils furent affligés par des maladies dangereuse; d'autrefois leur récolte se trouvait courte; dans un autre temps c'était la famine qui s'en venait leur faire visite; enfin c'était une guerre pénible qu'il fallait soutenir contre les Indiens.

7. Cependant, ces grandes épreuves n'ont point empêché ces colonies de fleurir, du contraire, d'autres sont venues s'établir.

8. Quelques habitans de la Suède et de la Fin-

Que persuada-t-il à Masassoit de faire? Qu'était Masassoit? Comment appelait-on les établissemens de l'Amérique du nord? Faites-moi une description de leurs malheurs?

lande, appelés Suédois et Finlandais, formèrent en 1621, le premier établissement de la Delaware.

9. En 1634, le Lord Baltimore d'Angleterre, lança au-delà des mers une colonie de Catholiques à laquelle le Maryland doit son existence.

10. Guillaume Penn, Quacre, forma, en 1681, un établissement de Quacres dans la Pensylvanie.

11. Ainsi, vous voyez donc qu'une grande partie de ce qu'on appèle aujourd'hui les Etats-Unis, fut habitée dans l'espace de quelques années, postérieures à l'établissement de la Virginie. Depuis cette époque, le pays a toujours été florissant et s'est accrû au-delà de ce qui a été vu, et connu de mémoire d'homme.

CHAPITRE XIX.

Parley parle de l'établissement de l'Amérique du nord, et de la vieille guerre Française.

1. Vous allez comprendre de suite, que les

Quand et par qui fut formé le premier établissement de la Delaware? Quand et par qui fut établi le Maryland? Quand et par qui fut formé le premier établissement de la Pensylvanie?

habitans de ces temps-là étaient situés bien autrement que nous ne le sommes aujourd'hui.

2. Si vous regardez la carte, vous la trouverez couverte de noms de villes, et d'une infinité de routes qui la traversent en tous sens.

8. On ne voyait, il y a cent-cinquante ans, qu'un très petit nombre de ces villes. L'endroit, où elles sont actuellement bâties, était caché sous le voile épais des forêts.

4. Si vous parcourriez en ce moment le pays, vous verriez de belles maisons, de superbes jardins, des vergers délicieux et des champs bien cultivés, là où l'on n'apercevait autrefois qu'un vaste désert.

5. De nos jours, vous avez des diligences et des bateaux-à-vapeur qui vous transportent en un instant du bout du pays à l'autre.

6. Il n'y avait point alors de routes, ou s'il en existait, elles étaient mauvaises, et quiconque voyageait

---

Que verrez-vous si vous regardez sur la carte des Etats-Unis? Que sauriez-vous nous dire de l'existence de ces villes il y a 150 ans? Qu'y avait-il là où sont maintenant ces villes? Que verriez-vous à présent si vous voyagiez dans les Etats-Unis? Qu'est-ce qui transporte actuellement les voyageurs d'une extremité du pays à l'autre Quel était, il y a 150 ans, l'état du pays relativement aux voyages?

était exposé au danger ou de tomber entre les mains des Indiens, ou de devenir la proie des bêtes sauvages qui étaient aux aguets dans les forêts.

7. Vous voyez donc que notre situation est infiniment plus heureuse que celle de nos ancêtres; et comment croyez-vous que s'est opéré ce changement dont nous venons de vous parler, et qui assure à nos pères les droits les plus sacrés à notre reconnaissance.

8. Comment les forêts ont-elles été rasées et remplacées par des champs fertiles? Comment de grandes et magnifiques cités se sont-elles élevées? Comment s'est-on fait des routes commodes et agréables?

9. Comment a-t-on dompté les bêtes sauvages? Comment les Indiens ont-ils été repoussés au-delà des montagnes? Comment enfin un vaste désert s'est-il changé en une contrée heureuse et pleine de beauté.

Notre situation est-elle plus heureuse que celle de nos ancêtres? Comment s'est opéré ce grand changement qui a eu lieu en Amérique depuis son établissement

10. Il me faudrait un temps considérable pour satisfaire à ces questions. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce grand et heureux changement a été l'œuvre de l'industrie, du courage et de la vertu de nos ayeux.

11. Permettez- moi de vous engager à lire l'histoire de notre pays, aussitôt que vous le pourrez. Vous la trouverez fort intéressante, et elle vous offrira de récits achevés sur tout ce que je viens de vous entretenir.

12. Je vais maintenant franchir un long espace de temps, qui a donné à notre pays un accroissement rapide en nombre et en pouvoir, et m'arrêter à l'année 1756.

13. C'est à cette époque que se rattache une guerre fameuse, connue sous le nom de *La Vieille Guerre Française.*

14. Vous devez vous souvenir que ce pays fut habité par les Anglais, et qu'il appartenait à l'Angleterre.

Quand est-ce que la vieille guerre Française eut lieu ? Quels sont ceux qui vinrent s'établir dans ce pays, et à quelle nation appartenaient-ils ?

13. Les Français avaient formé quelques établissemens dans le Canada, qui est au nord, et sur les bords des rivières du Mississippi et de l'Ohio, vers l'ouest, tandis que les Anglais s'établissaient le long de la côte Atlantique.

16. Eh bien! La France et l'Angleterre en vinrent à une rupture. Vous saurez que deux nations qui sont en guerre, ne se proposent jamais d'autre fin, que de se faire autant de mal qu'elles peuvent, que de se subjuguer l'une l'autre, et de s'emparer des terres et des territoires l'une de l'autre.

17. Pour en venir à ces fins, leurs soldats tuent les habitans, incendient leurs maisons, et détruisent les propriétés des pays avec lesquels ils sont en guerre.

18. Tout ce qui appartient donc à un pays en guerre avec un autre, se trouve exposé à tous les malheurs qu'un tel état de choses peut produire.

19. A cette époque, les principaux établissemens,

Où est-ce que les Français avaient formé des établissemens? Qu'est-ce qui eut lieu entre la France et l'Angleterre? Quel est donc l'unique fin de deux nations en guerre? A quoi est exposé tout ce qui appartient à un pays en guerre avec un autre?

ou colonies de l'Amérique du Nord, appartenaient à l'Angleterre ; les Français dûrent donc s'efforcer de leur faire toute sorte de mal, et de les conquérir s'il leur était possible. En représailles, les Anglais n'ont dû rien négliger pour se mettre en état de détruire, d'accabler et de conquérir les colonies Françaises du Canada, aussi bien que celles qui étaient assises sur les bords de l'Ohio et du Mississippi.

CHAPITRE XX.

Parley parle de la Vieille Guerre Française.

1. Aussitôt que la guerre eut éclaté entre l'Angleterre et la France, on vit les colonies Françaises et Anglaises courir aux armes et en venir aux mains.

2. Les Français engagèrent un bon nombre d'Indiens à y prendre part, et comme les Anglais les

---

Que suppose-t-on que les Français ont dû faire aux colonies Anglaises? Que pense-t-on que les Anglais ont fait aux colonies Françaises? Qu'arriva-t-il lorsque la guerre éclata en 1756?

avaient aigris par l'envahlissement de leurs terres, ils eurent le malheur de s'abandonner à de grands excès. Voici un tableau qui représente cette guerre.

3. Quoiqu'il en soit, je ne saurais vous parler davantage de ces excès ; je ne me propose que de vous décrire la prise de Quebec, qui fut l'événement le plus remarquable de la guerre.

Avec qui les Français s'associèrent-ils dans cette guerre? Que s'en suivit-il? Quel fut l'évenement le plus remarquable de cette guerre?

4. Cette ville, qu'on admire aujourd'hui à raison de sa grandeur, était capitale des établissemens Français du Canada. Elle était puissament fortifiée, et défendue par une armée considerable, que commandait un officier Français, le brave Montcalm.

5. L'armée Anglaise était alors commandée par Wolfe, général d'un hardiesse extraordinaire, lequel se determina à venir les attaquer.

6. L'armée Française qui se composait d'un bon nombre d'hommes, était maîtres se des garnisons et des forts de Quebec et des environs.

7. Près de la ville, se trouvait une haute montagne ou éminence, appelée les hauteurs d'Abraham, qui la dominait entierement.

8. Comme Wolfe avait attaqué plusieurs fois les Français sans être couronné d'aucun succès, il se determina, s'il le pouvait, à asseoir son camp sur ces hauteurs.

9. Ses soldats se mirent donc à gravir cette mon-

Qui commandait l'armée qui défendait Quebec? Qui commandait l'armée Anglaise? Quelle espèce de général était Montcalm? Quelle espèce de général était Wolfe? Qu'occupait l'armée Française? Comment sont situées les hauteurs d'Abraham? A quoi Wolfe se détermina-t-il?

tagne à la faveur de la nuit, et se trouvèrent prêts à combattre au point du jour.

10. Le combat commença vers les dix heures. Vous n'avez jamais vu de bataille, je crois, et vous pouvez à peine vous former une idée de ce que c'est.

11. Vous devez pour cela vous imaginer des centaines de soldats, divisés en deux grands corps, armés d'épées, de fusils et de canons.

12. Enfin les deux armées s'approchent l'une de l'autre et commençent le combat. Les fusils font feu, les canons se tirent.

13. La perspective du combat disparait entièrement, dans un nuage de fumée épaisse au travers du quel vous pouvez voir mille éclairs, et d'où s'échappe un bruit continuel qui assourdit.

14. Il y a bientôt un moment de répit; alors le nuage de fumée s'élève entièrement dans les airs, et vous laisse voir le champ de bataille jonché de morts ou de mourans.

15. La bataille recommence; la fumée couvre

Que firent donc les soldats? Quand commença le combat? Décrivez-moi une bataille?

de nouveau le lieu du combat, et l'on entend encore les bruyantes décharges de l'artillerie.

16. Tel fut le combat sur les hauteurs d'Abraham. L'armée Française fit une vigoureurse sortie sur les Anglais, cependant elle perdit beaucoup de ses forces.

17. Elle revint plusieurs fois à la charge, mais sans succès. Les Anglais ne lachèrent pas pied, les Français eurent le dessous, et se virent contraints de chercher leur salut dans une honorable retraite.

18. Le brave général Wolfe fut blessé, et mourut sur le champ de bataille. Montcalm, général Français, fut aussi blessé, et mourut peu de temps après.

19. La victoire se déclara en faveur du pavillon Anglais. Il y eut mille Français de tués, et mille de faits prisonniers.

20. Quebec se rendit aux Anglais cinq jours après la victoire, et leur a toujours appartenu depuis.

Quel fut le sort du général Wolfe à la bataille de Quebec? Quel fut le sort de Montcalm? Pour qui la victoire se déclara-t-elle? Combien y eut-il de Français de tués? Combien de faits prisonniers? Combien de jours après la bataille Quebec se rendit-il aux Anglais? A qui Quebec a-t-il toujours appartenu depuis?

21. C'était lors de cette guerre, ou peu de temps après la reddition de Quebec, que Montréal et les autres possessions Françaises du Canada furent prises par les Anglais, et sont toujours restées en leur pouvoir depuis cette époque.

CHAPITRE XXI.

O

Parley parle de la Révolution.

1. Je m'en vais vous raconter tout à l'heure la plus intéressante partie de notre histoire ; je veux dire la guerre de la révolution. Mais, avant de vous faire comprendre ceci á fond, il me faut y préluder par quelques éclaircissemens.

2. Vous vous souviendrez, que les établissemens Anglais de l'Amérique du Nord s'appelaient *colonies*, c'est-à-dire, qu'ils dépendaient du gouvernment Anglais, et faisaient partie de ses domaines.

Quand est-ce que les possessions Françaises du Canada furent prises par les Anglais ? A qui ont-elles appartenu depuis ? Quelle est la plus intéressante partie de notre histoire ? Quel nom donnait-on aux établissemens des Anglais en Amérique ?

3. Les colons reconnaissaient l'autorité du roi, lui obéissaient, et s'attendaient par là à sa protection.

4. Loin de là, il arriva que le roi et le gouvernement d'Angleterre se rendirent injustes à l'égard des colonies.

5. Ils firent des lois et créèrent des impôts qui ne tendaient qu'à nuire au peuple de ce pays. Bref, ils ne cherchèrent dans leurs procédés injurieux aux droits et au bonheur de ce même peuple, d'autre intérêt que le leur propre.

6. Ils pensaient que les colonies étaient foibles et timides, et qu'elles courberaient leur jeunes têtes sous quelque joug oppressif, qu'il plairait au gouvernement Anglais de leur imposer. Vous allez voir qu'ils se trompaient lourdement dans leur conjectures.

7. Comme les colonies avaient été protégées par l'Angleterre, comme plusieurs personnes y étaient nées et y avaient été élevées, et comme la plupart

De quel gouvernement dépendaient-ils ? Quelle autorité reconnaissaient les colons ? Qu'est-ce qu'ils attendaient du roi ? Quelle fut la conduite du roi et celle du gouvernement d'Angleterre envers les colonies ? Quelle espèce de lois firent-ils ? Comment agirent-ils envers ce pays ? Que pensaient-ils ? Que pouvez-vous me dire de l'attachement des colons de l'Amérique à l'Angleterre ?

descendaient d'ancêtres Anglais il était naturel que les colons eussent un si grand attachement à l'Angleterre.

8. L'Angleterre leur semblait-être leur patrie, et vous savez que nous aimons tous la patrie.

9. Ils souffrirent donc considérablement de l'oppression du gouvernement Anglais, et se contentèrent d'envoyer au roi, de vives solicitations pour l'engager à les traiter avec bonté et avec justice.

10. Mais comme ces solicitations restèrent sans réponses, ou plutôt comme elles n'en eurent d'autres qu'un nouvel accroissement d'infortune, le peuple se résolut à secouer le joug de l'Angleterre, et à se gouverner lui-même.

11. Les colons envoyèrent donc à Philadelphie leurs concitoyens les plus éclairés. L'assemblée de ces représentans, prit le nom de Congrès.

12, Ce Congrès déclara le quatre de Juillet 1776, que les habitans de cette contrée n'étaient plus sou-

Que souffrirent-ils donc ? De quoi les colonies se contentèrent-elles ? Quel fut le résultat de leurs sollicitations ? Quelle résolution les colons prirent-ils ? Que fit donc le peuple ? Que fit le Congrès ? Quand fit on cette déclaration ?

mis au gouvernment de la Grande-Bretagne, et qu'ils étaient dorénavant et pour toujours libres et independans.

13. Voici ce qu'on appele la déclaration de l'independence. Elle se célèbre chaque année le quatre de Juillet, en souvenir de ce grand jour où se fit une si héroique déclaration. C'est ainsi que les colonies sont devenues une nation independante.

14. Cependant, ayant d'etablir cette independance, et avant de la faire reconnaitre par la Grande Bretagne, nos pères eurent à soutenir une guerre sanglante, qui dura huit ans. Je vais vous dérouler à présent l'histoire de cette guerre.

CHAPITRE XXII.

K

Histoire de la guerre de la Révolution.

1. La guerre de la revolution a commencé en 1775. Le gouvernment Anglais craiguait que les

Comment s'appele cette déclaration? Quand se célèbre-t-elle? Que devinrent donc les colonies? Combien de temps dura la guerre de la révolution? Quand commenca cette guerre?

habitans de l'Amérique ne resistassent á son autorté il envoya un nombre de soldats considérable pour y mettre ordre. Ces soldats furent cantonnés à Boston.

2. Il y avait alors à Concord, lieu distant de Boston d'environ seize milles, des provisions de guerre, ou pour parler plus explicitement, dè la poudre, des balles, et des canons. Le gouverneur Gage, commandait Anglais, désirait beaucoup détruire ces approvisionnemens, parcequ'ils appartenaient aux Américains.

3. Il envoya donc des soldats, le 19 Avril 1775, pour les détruire. Lorsque ces soldats arrivèrent à Lexington, qui était sur leur chemin pour se rendre à Concord, ils trouvèrent, près de l'église un attroupement de quantité de gens, alarmés au sujet d'une telle expédition.

4. Un des officiers Anglais, le Major Pitcairn, courut à bride abattue vers ces habitans, et s'écria ; dispersez-vous, rebelles ! Au même instant, quel-

Que fit le gouvernment Anglais ? Où ètaient placées leur soldats ? Qu'y avait il a Concord ? Que désirait le Gouverneur Gage ? Qu'était le Gouverneur Gage ? Que fit-il ? Qu'est-ce que ces soldats trouvèrent à leur arrivée à Lexington ? Que fit le major Pitcairn ?

ques-uns de ses soldats tirèrent sur ces pauvres gens, et en tuèrent un bon nombre. Voici le tableau de cette scène sanglante.

5. Les Américains furent alors vivement sensibles à la perte de leurs gens, tombés sous le feu des soldats étrangers. Ne seriez-vous pas également fâ-

Que firent quelques-uns des soldats Anglais? A quoi cette expédition des soldats à Lexington engagea-t-elle les Américains?

chés, si des soldats s'en venaient d'Angleterre pour tirer sur votre tendre père, ou sur votre frère chéri.

6. Je n'ai point de doute que vous ne le fussiez. Eh bien ! c'est ce même acte des soldats Anglais qui a porté les Américains à une vive résistance, et qui les a déterminé à user de représailles pour s'en venger.

7. Ils volèrent vers leurs habitations, s'armèrent de leurs fusils, et revinrent en foule pour commencer une attaque vigoureuse sur les troupes Anglaises.

8. Ces troupes furent bientôt obligées de faire volte face, et de s'en fuir vers Boston pour y trouver un lieu de sureté. Les Américains se mirent à leur poursuite; les soldats Anglais se sentant alors pressés par le danger qu'ils s'étaient attiré par leurs actions inhumaines, doublèrent le pas et gagnèrent Boston en peu de temps.

9. Cette petite lutte fut l'aurore de la guerre de

Que firent-ils ? Qu'est-ce que les troupes Anglaises trouvèrent urgent de faire ? Que firent-elles ? Qu'est-ce que l'affaire de Léxington commença ? A quoi le peuple se vit-il alors obligé ? Qu'est-ce qui les animait ? Etant ainsi animés, que firent-ils ? Quelle haute colline peut-on voir de Boston ?

la révolution, on sentit des-lors la nécessité d'une forte résistance.

10. Mus par l'amour de leur patrie, héroiquement résolus d'en maintenir les droits, et enflammés d'indignation contre ses oppresseurs, les colons abandonnent leurs paisibles retraites, disent adieu à leurs familles, et volent en foule au champ du combat.

11. Comme les troupes Anglaises étaient cantonnées à Boston, les Américains vinrent réunir leurs forces dans les environs.

12. J'étais homme à cette époque, et de plus citoyen de Boston. Les troupes Anglaises se trouvant en possession de la ville, il m'était difficile d'en sortir. J'étais bien résolu cependant de renforcer les bataillons Américains.

13. On s'attendait à voir sous peu un grand combat. Il y a près de Boston, une haute colline appelée *Bunker's Hill*. On voit le sommet de cette colline de Boston.

Où est-ce que les troupes Anglaises étaient cantonnées? Où les Américains assemblèrent-ils leurs troupes? A quoi s'attendait-on?

14. On apperçut un beau matin les troupes Américaines maîtresses de la colline, et retranchées derrière un petit parapet de terre et de gazon qu'elles avaient élévé à la faveur de la nuit.

15. Le Gouverneur Gage sentit alors la nécessité de repousser les Américains de ces hauteurs, s'il le pouvait. Les troupes Anglaises reçurent aussitôt l'ordre de s'avancer vers l'endroit.

16. Boston eut cette matinée-là une foule d'occupations. Les habitans en parcouraient les rues presque hors d'haleine, et annoncaient dans tout leur maintien la plus vive inquiétude.

17. De nombreux bataillons s'avançaient à travers la ville, aux sons des fanfares d'une musique militaire qui retentissait dans les airs. Pendant ce temps-là, on entendait distinctement et à peu de distance, une forte décharge de canons.

Qu'apperçut-on un beau matin ? A quoi se détermina le Gouverneur Gage ? Qu'ordonna-t-on aux troupes Anglaises ? Que fit le peuple de Boston toute cette matinee ? Que vit-on et qu'entendit-on ?

CHAPITRE XXIII.

Parley continue son histoire de la Révolution Américaine.

1. Il ne m'était plus permis de temporiser. Je m'avançai avec trois de mes compagnons, du nombre desquels était Jâques Jenkins, vers un endroit où nous avions caché une nacelle, qui nous transporta à force de rames jusqu'à Cambridge.

2. Nous y débarquâmes, et vinmes nous incorporer aux troupes qui étaient postées sur les hauteurs de la colline. De là nous pouvions voir les bataillons Anglais à mesure qu'ils s'approchaient.

3. Ils prirent terre à un endroit bien près de nous. Ils furent bientôt en ordre, et dirigèrent leur marche vers le haut de la colline.

4. On ne peut se figurer rien de plus parfait que cette regularité avec laquelle ils s'approchèrent. Ils étaient tous en habits rouges, et en pantalons blancs.

Que firent alors Parley et son compagnon Jâques Jenkins? Où se dirigèrent-ils ?

C'était un bien beau jour, leurs fusils exposés au soleil jetaient un éclat éblouissant.

5. Formés en longues et droites lignes, ils s'avancent d'un pas hardi et ferme vers le parapet, derrière lequel les Américains étaient postés.

6. Nous nous trouvions Jenkins et moi côte à côte d'eux. C'était un moment terrible. On ne disait pas un mot. Nous avions nos fusils chargés, et nos doigts prêts à décharger les balles à la figure de l'ennemi qui s'approchait.

7. Nous les voyions ; ils étaient si près que nous pouvions les regarder en face, cependant on n'entendait pas un mot. Nous nous apperçumes que leur marche pésante faisait remuer le petit retranchement derrière lequel nous étions.

8. Au même instant le signal se donne ; tous les fusils sont en joue et jetent tout le long du parapet, une flamme aussi rapide que l'éclair. Plus de mille fu-

---

Où débarquèrent les troupes Anglaises ? Comment les troupes Anglaises s'avançèrent-elles ? Comment étaient-elles vêtues ? Comment s'avançèrent-elles ? Comment étaient situées les troupes Américaines ? Quels furent les apprêts des troupes Américaines ? Qu'arriva-t-il aussitôt que le signal fut donné ?

sils portent des coups mortels au cœur de la ligne Anglaise.

9. L'effet en fut étonnant ; plusieurs officiers Anglais tombèrent morts sur le champ de bataille, le reste commenca par chanceler, fit ensuite volte face, et s'échappa de ce lieu mortel.

10. Cependant les troupes Anglaises furent bientôt ralliées, et en état de revenir à l'attaque. Leur succès ne fut pas plus glorieux qu'auparavant, ils lâchèrent encore pied. Enfin, les Américains n'ayant plus de poudre ni de balles, furent obligés de battre en retraite.

11. Ils descendirent la colline à pas lents et à contre cœur, mécontens d'en laisser la possession aux Anglais ; il y eut beaucoup d'Anglais de tués, et fort peu d'Américains. C'est là la fameuse bataille de *Bunker's Hill*. Voyez en le tableau.

Quel fut l'effet ? Que firent donc bientôt les troupes Anglaises ? A quoi les Américains furent-ils obligés faute de poudre et de balles ? Que firent les Américains ? Comment appelez-vous cette bataille ? Quel plan formèrent donc les Américains ? Qui appelèrent-ils au commandement des forces Américaines ?

12. A cette époque, la guerre était commencée pour tout de bon. Les Américains se mirent en mesure pour se défendre, et pour chasser les troupes Anglaises du pays, si cela était possible.

13. Ils appelèrent donc au commandement des forces Américaines, un homme plein de sagesse et de

Qu'était Washington? Que fit alors le roi d'Angleterre?

bravoure, George Washington, et avisèrent aux moyens de lever une grande et puissante armée.

14. Le roi d'Angleterre, qui était alors plein de ressentiment contre les colonies rebelles et qui ne songeait qu'à les soumettre, lança sur l'océan une foule de vaisseaux, garnis de plusieurs milliers de soldats, tous chargés de prêter main forte au triomphe de ses désirs.

CHAPITRE XXIV.

Parley fait le récit de ses étranges aventures parmi les Inaiens.

1. Je ne saurais vous raconter maintenant toutes les batailles qui furent livrées pendant cette guerre sanglante, je vais vous en dédommager par l'histoire intéressante de ce qui m'arriva, un peu plus de

---

Où est-ce que Parley et Jenkins furent postés après la bataille de Bunker's Hill? Voudriez-vous bien me faire le plaisir de me raconter l'histoire de la prise de Parley par les Indiens? Si vous vouliez vous donner un peu de peine pour l'apprendre par cœur, je ne doute point que vous ne me la repetiez toute entière.

deux ans après la bataille de *Bunker's Hill*. Nous avions été postés Jenkins et moi dans un petit fort de l'état de New York, sur les bords du lac Ontario.

2. Nous nous déterminâmes à accompagner un détachement, qui allait joindre les troupes Américaines alors dans les environs de Saratoga, sous le commandement du Général Gates, et qui s'attendaient en peu de temps à en venir aux mains avec une forte armée Anglaise, qui s'avançait du Canada, commandée par le Général Burgoyne.

3. Nous nous mîmes donc en campagne. Le bataillon se composait d'environ soixante hommes. Deux jours après notre départ, comme nous suivions une espèce de route militaire, pratiquée à travers les bois, nous eûmes une chaude alarme occasionée par un coup de mousquet qui partit d'un halier voisin.

4. Le soleil ne faisait que de se coucher, et il était alors presque nuit. Nous ne pouvions donc voir personne dans les bois, et nous n'avions pas la moindre idée qu'un ennemi pût être à nos trousses.

5. Nous ne doutions point cependant que le coup ne vint des Indiens, qui étaient aux aguets dans les bois, et qui n'attendaient qu'un moment favorable pour nous attaquer.

6. Ceci arriva au même moment où nous marchions Jenkins et moi à quelque distance des autres soldats. Au coup précis du mousquet, je vis Jenkins s'arrêter tout court, et porter rapidement sa main sur son côté.

7. Voyant qu'il était blessé, je m'élançai vers lui ; j'arrivai un moment trop tard, il était tombé !

8. Je le pris dans mes bras et lui levai la tête. Il me dit au même instant ; je suis blessé, et vais mourir ; laissez moi. Les Indiens nous entourent ; le coup suivant va vous percer le cœur ; joignez les troupes et sauvez-vous.

9. Je n'eus point le temps de répondre, car quatre Indiens s'élancèrent des buissons au même moment, me saisirent, et m'arrachèrent du lieu. Je n'eus aucune chance à faire résistance ; tout se passa en un clin d'œil.

10. Je me mis à faire l'épreuve des forces de

mes archers, mais je m'apperçus que deux hommes robustes me tenaient fortement de chaque côté.

11. Il était nuit. Tout ce dont je pus m'apercevoir, c'est que c'étaient des sauvages, et qu'ils me faisaient hâter le pas dans une forêt de grands arbres dégarnie de taillis.

12. Après une marche forcée d'un quart d'heure, nous fîmes halte, et on me lia les mains derrière le dos.

13. Nous cheminâmes alors comme de coutume, quelquefois même j'allais plus vîte que je ne voulais, car les Indiens me donnaient d'horribles poussées ; nous fîmes route sur ce pied-là environ une heure, puis nous nous arrêtâmes une seconde fois.

14. Les Indiens, qui jusque-là avaient gardé un profond silence, se mirent alors à le rompre pour s'entretenir entre eux. Après quelques consultations apparentes, ils me permirent de m'asseoir et firent de même.

15. Lorsque nous eûmes fait une pause d'environ deux heures, douze autres Indiens vinrent se joindre à nous. Nous continuâmes alors notre marche, de

campagnie avec ces nouvelles recrues, et courûmes la poste.

16. Comme nous nous acheminions à travers les bois durant la nuit, je trouvai bien difficile, ayant les mains liées derrière le dos, de tenir pied aux Indiens. N'importe, ils ne manquaient jamais de me donner de bons coups toutes les fois que j'étais en défaut.

17. Enfin le jour commença à poindre, et nous fîmes halte. Les Indiens qui avaient jusque-là parlé leur propre langue, me firent alors quelques questions en Anglais.

18. Je leur en fis à mon tour ; mais ils se refusèrent à répondre. Tout ce que je pus apprendre concernant mon sort, c'est qu'ils le réservaient à la décision de leur chef, qui devait arriver le lendemain.

19. Pour se donner cependant le plaisir de bien me tourmenter, ils m'attachèrent à un arbre, et mon propre corps devint le but vers lequel les jeunes Indiens exerçaient leur talent à décocher leurs flèches; vlio'ci exposition de la scène.

CHAPITRE XXV.

Suite des Aventures de Parley.

1. Plusieurs flèches portaient fort près de moi, à la fin j'en reçus une ou deux qui me firent une légère blessure.

2. Lorsque les flèches me touchaient, je voyais les Indiens rire du meilleur de leur cœur, et se faire du surcroît de mes maux le plus grand de leurs plaisirs.

3. Je me serais livré au désespoir, et cru

perdu, si je n'eusse point été autrefois dans de grands dangers, et si je n'en eusse pas toujours échappé.

4. J'avais aussi observé que le danger envisagé avec courage semble s'amoindrir, et que les maux, supportés avec une résolution ferme, s'évanouissent toujours, ou diminuent.

5. Je plaçais aussi ma confiance en dieu, et j'étais persuadé qu'une providence bienveillante me tirerait de ce mauvais pas.

6. Dans cette idée, je supportais avec courage les blessures que me faisaient les traits des Indiens, et payais de mépris et de pitié ces misérables qui se faisaient un plaisir de mes tourmens.

7. Enfin, ils parurent fatigués de ce cruel amusement, et me laissèrent attaché à l'arbre pendant qu'ils allèrent prendre leurs repas.

8. Après qu'ils eurent fini, ils m'offrirent un peu de viande de daim grillée, que je ne pouvais manger parce que j'étais trop serré.

9. Ils me délièrent donc. Ce fut inutile ; je ne pus point m'en servir, tant elles étaient enflées.

J'avais cependant grand faim, et je ne pouvais manger que fort peu.

10. Enfin la nuit survint. J'avais résolu, si la chance était possible, de m'échapper pendant la nuit.

11. On comptait sur le chef le lendemain, et je m'attendais, d'après ce que j'avais appris des Indiens, à être brûlé vif, à moins que je ne m'échappasse.

12. Je me déterminai donc à saisir la moindre chance d'élargissement, si quelqu'une venait à se présenter.

13. Les bords de la petite rivière où nous nous trouvions placés étaient élevés et rocailleux. Mon dessein était d'échapper sans bruit, si je le pouvais, lorsqu'ils seraient tous endormis.

14. Je me proposais, dans le cas contraire, de m'arracher tout à coup des mains de mes gardiens, et de m'élancer des rochers dans la rivière, espérant, si je n'étais pas brisé en morceaux, d'échapper à leurs poursuites dans l'obscurité, et de gagner le large.

15. Tout occupé de ces pensées, j'attendais avec impatience le temps où ces sauvages seraient endormis.

16. Il était minuit, et ils n'avaient point encore goûté de repos. J'étais couché sur la terre et lié bien à l'étroit, ayant environ douze Indiens autour de moi.

17. A la fin ils me parurent tous endormis. Je m'efforçai donc de rompre les liens d'écorce qui m'attachaient. J'en étais presque venu à bout, lorsqu'un des Indiens s'élança tout à coup vers moi, la hache levée sur ma tête.

18. Je croyais qu'il allait me frapper, mais il ne le fit pas. Il examina mes liens ; comme ils lui semblèrent être en bon ordre, et comme j'avais toute l'apparence d'un homme endormi, il me laissa et se recoucha sur la terre.

19. Ils furent tous bientôt endormis. Voici le moment, dis-je, qui doit décider de ma vie ou de ma mort. Je fis un grand effort, et je rompis les liens qui entouraient mes mains.

20. Je délié ensuite ceux qui étaient autour

de mes pieds. Et je passai à la légère par dessus les Indiens qui dormaient.

21. Un d'eux marmottait pendant son sommeil, et se remuait comme s'il allait se réveiller, par bonheur pour moi, il ne se réveilla pas. Je pris un des mousquets des Indiens qui était auprès d'un arbre, et je m'esquivai de l'endroit sans bruit et sans souffler.

22. Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure que je m'étais enfui, lorsque j'entendis un cri qui venait des Indiens, et qui fut tout à coup accompagné d'horribles hurlemens que répétèrent tous les échos de la forêt.

23. Je connus alors qu'on s'était apperçu de ma fuite. J'étais sur les bords de la rivière et tout entouré de rochers. Je grimpai entre deux forts rochers et je m'y tins coi. J'entendis bientôt les Indiens qui s'avançaient vers l'endroit où j'étais.

24. Deux ou trois s'en vinrent passer si près de moi que j'aurais pu les toucher de la main.

Enfin l'un d'eux me vit, et me coucha en joue, ne sachant trop s'il devait faire feu.

25. Je profitai du moment ; je me jetai dans la rivière. Je la traversai à la nage, portant d'une main le mousquet, et me servant de l'autre comme d'un rame.

26. J'avais à peine touché le rivage que j'entendis deux ou trois sauvages s'élançer dans la rivière du côté opposé.

27. Je grimpai la rive qui était fort escarpée, et je m'enfonçai dans les bois, en me mettant à courir de toutes mes forces. Mais je me sentais roide par suite de mes blessures et de l'éxcessive étreinte de mes liens.

28. Les légers Indiens m'atteignirent en peu de temps, et je subis de nouveau le joug de la captivité. Ils me ramenèrent au lieu d'où je m'étais enfui, et me lièrent avec plus de précaution qu'auparavant.

CHAPITRE XXVI.

Suite des Aventures de Parley.

1. Enfin le jour parut. Le chef de la tribu arriva, accompagné de plusieurs autres Indiens. C'était un vieillard encore plein de forces et de vigueur.

2. Les Indiens lui firent part de ma prise, et de mes tentatives à m'évader, et lui demandèrent qu'elle serait la décision de mon sort. Lorsqu'il fut au fait de l'affaire, il s'en vint droit à moi, et m'adressa ce qui suit d'un ton à me glacer d'effroi :

3. Homme blanc, dit-il, écoute-moi ! autrefois, l'homme rouge était roi de ces forêts et de ces eaux. Autrefois, les montagnes et les rivières appartenaient à l'homme rouge, autrefois, il était riche et heureux.

4. Les hommes blancs, tes pères, sont enfin venus. L'homme rouge les a bien accueillis, mais ils ont agi en ingrats et en traitres.

5. Lorsqu'ils se sont sentis assez forts, ils ont repoussé les hommes rouges au-delà des montagnes, et se sont emparé de leurs terres. J'étais alors l'ami de l'homme blanc.

6. Regarde, me dit-il, en me montrant une cicatrice qu'il avait sur la poitrine. Voici la marque que la balle d'un homme blanc m'a faite. Je ne leur avais point fait de mal; j'avais vécu parmi eux et je les avais servis. Cela ne les empêcha pas de me tirer comme si j'eusse été un chat sauvage.

7. Homme blanc, dit-il, écoute. J'étais autrefois l'ami de l'homme blanc; je suis maintenant son ennemi. Ne pense plus à t'évader. Tu vas mourir sur le champ.

8. Chef, lui dis-je, faites comme il vous plaira. Si c'est la volonté de Dieu que je meure, je mourrai content. Mon père était ami des hommes rouges, et son fils ne leur a jamais fait de mal.

9. Mon père a sauvé la vie à un homme rouge, et maintenant vous voulez tuer son fils. Si l'effusion du sang d'une personne, dont le père

a sauvé la vie à un homme rouge, peut rendre un chef Indien heureux, tuez-moi donc, je suis prêt à mourir.

10. Alors mon âme ira trouver le grand esprit et lui dira. Mon père était le bienfaiteur des hommes rouges, et ils ont massacré son fils.

11. Parle, dit le chef; où demeurait ton père? à Boston, lui répondis-je? Comment appeles-tu l'Indien à qui il sauva la vie? Il se nommait Wampum, répliquai-je?

12. Homme blanc, me répartit-il, regarde-moi bien! C'est moi, qui suis Wampum! Je te remets; tu étais ce petit enfant qui vint à mon *wigwam* à Holyoke; tu étais ce petit enfant qui m'accompagna aux grandes chûtes. Tu as raison, c'est ton père qui m'a sauvé la vie, aurais-je maintenant le cœur de sacrifier son fils?

13. Wampum s'adressant aux Indiens, leur dit; mes frères, je me trouvais étranger dans une ville éloignée qui appartenait aux hommes blancs. Je me mis à boire de leur rum, et il me rendit furieux.

14. Je frappai un matelot qui en fut bien co-

lère. Il s'envint sur moi avec douze hommes. Ils me jetèrent par terre et me foulèrent aux pieds. Ils m'auraient tué sans un homme blanc qui les fit écarter par la vigueur de son bras. L'ami des hommes rouges m'a sauvé la vie. Voici son fils ; mourra-t-il ?

15. Les Indiens, pour toute réponse, me délièrent les mains et les pieds. Va, me dit Wampam, va vers tes amis et leur dis que les hommes rouges n'oubliront jamais les bienfaits.

16. Ajoute-leur que nous acquitterons envers les enfans, les bons services que nous ont faits leurs pères. Nous ne faisons la guerre qu'aux méchants ; nous ne voulons que le sang de nos ennemis.

17. Lorsqu'il eut achevé ceci, il me rendit mon fusil, me donna un sac de viande de daim sèche, et me dit qu'il ne tenait qu'à moi de partir. Côtoîe, ajouta-t-il, les bords de cette rivière, et trois jours de marche te rendront au camp Américain.

18. Après avoir témoigné toute ma reconnais-

sance au chef, je pris congé de lui. Je ne trouvai pas la moindre difficulté à longer les bords de la rivière. Je cheminai toute la journée sans aucun accident. Aussitôt que la nuit vint, je me mis à faire un petit feu, et je m'endormis à côté.

19. Le lendemain, je continuai mon voyage, et je me trouvai le soir parmi des montagnes et des rochers horribles, au milieu desquels j'entendais une rivière qui se déchargeait avec un fracas épouvantable.

20. Je cherchais un endroit propre à prendre quelque repos pendant la nuit, lorsque je vis un homme qui s'avançait vers moi. Sa figure était pâle et son regard tout-à fait farouche.

21. Quel fut mon étonnement de voir que c'était Jâques Jenkins que j'avais cru mort trois jours auparavant !

22. Il me dit qu'on l'avait laissé sur terre pour mort, mais qu'il n'était que blessé, qu'il était resté couché au même endroit une nuit et un jour, et qu'il n'avait fait qu'errer dans les bois depuis ce temps-là.

23. Il se trouvait bien affoibli faute de nourriture, ou par suite de sa perte de sang. Cependant, après avoir mangé quelque peu de ma venaison sèche, il dormit paisiblement toute la nuit, et fut à même le lendemain matin de voyager à pas lents avec moi.

24. Nous ne mîmes que trois jours à arriver au camp Américain, et à joindre notre régiment que commandait le Général Gates.

25. J'espère que mes jeunes lecteurs apprendront si bien cette histoire qu'ils pourront la répéter sans livre.

CHAPITRE XXVII.

Parley achève son récit de la Guerre de la Révolution.

1. L'armée était alors arrivée à son plus haut point d'intérêt. Le Général Anglais, Burgoyne, se

Qu'était le Général Burgoyne ? Combien d'hommes avait-il sous son commandement ?

trouvait campé fort près à la tête d'environ six mille hommes.

2. Cette armée et celle des Américains commandée par le Général Gates en étaient souvent venues aux mains.

3. Les deux armées se rencontrèrent presque un mois après que Jenkins et moi fûmes arrivés. Elles se battirent long-temps, se tuèrent un bon nombre d'hommes, mais ni l'une ni l'autre ne fut décidément victorieuse.

4. Le Général Burgoyne étant pour lors reduit aux abois, fut bientôt obligé de se rendre avec ses six mille soldats et de s'abandonner à la disposition du Général Gates, qui les fit prisonniers de guerre.

5. Vous vous souviendrez que ces événemens eurent lieu près de Saratoga, dans l'état de New-York, dans le courant de l'automne de 1777.

6. Cet événement bien glorieux pour les

Qu'est-ce qui arriva environ un mois après que Parley et Jenkins furent arrivés au camp ? Dans quelle situation le Général Burgoyne se trouvait-il alors ? Que fit le Général Burgoyne ? Où est-ce que ces événemens eurent lieu ?

Américains, les enflamma du noble courage de continuer cette guerre en héros.

7. J'aurais bien du plaisir à vous faire le récit de toutes les batailles qui furent livrées, et des nombreux exploits qui couronnèrent les armes des preux Américains.

8. Un de ces jours vous vous trouverez à même de lire l'histoire de ces hauts faits, et d'y admirer le noble esprit de vos pères.

9. Vous qui vivez aujourd'hui balancés dans le berceau du bonheur, de la paix et de la liberté, c'est de leur courage et de leur valeur que découle ce torrent de bienfaits, si digne de reconnaissance.

10. N'oubliez jamais leur exemple, et si l'ennemi s'en venait encore envahir votre pays, ne balancez pas à rivaliser de conduite avec ceux qui sacrifièrent tout sentiment et tout intérêt particulier, à l'héroïque dessein de défendre leur patrie.

A quelle époque? Quel effet cela produisit-il sur les Américains?

11. Après la prise de Burgoyne, je quittai l'armée et m'en revins à Boston. J'y restai jusqu'à l'automne de 1781.

12. Je rejoignis ensuite l'armée et fus présent à la prise de l'armée Anglaise à Yorktown, commandée par le Lord Cornwallis.

13. C'est là le plus grand et le plus important événement de la guerre de la révolution. Voici le fait.

14. Le Lord Cornwallis était à Yorktown, en Virginie, à la tête d'un corps de troupes Anglaises de sept mille hommes. Le Général Washington, accompagné de sa brave armée Américaine, dirigea marche vers cette place, bien déterminé, si faire se pouvait à vaincre et à prendre les Anglais.

15. Il commença bientôt l'attaque, et sous peu de jours nous vîmes le Lord Cornwallis

---

Où se trouvait le Lord Cornwallis lorsqu'il fut pris avec l'armée Anglaise ? Quel était le nombre des troupes Anglaises qu'il avait avec lui ? Qui s'avança contre les Anglais à la tête de l'armée Américaine ? Que fit Washington ? Que fit le Lord Cornwallis ?

avec ses sept mille soldats se rendre au Général Washington. Voici l'exposition de la scène.

16. Ce fut là le dernier haut fait militaire. L'Angleterre s'apperçut alors qu'elle ne pouvait pas conquérir l'Amérique. Elle jeta le vieux joug à l'écart, et reconnut son indépendence.

17. Telle fut la guerre connue sous le nom de la révolution Américaine. L'indépendence de notre pays, reposant alors sur une base sûre, n'a cessé de nous faire jouir du bonheur et de la

---

De quoi l'Angleterre s'apperçut-elle alors ? Que fit-elle donc ? Qu'est-il arrivé à l'Amérique depuis que son indépendence fut reconnue ?

prospérité. Depuis cette époque, il en est venu une seule fois aux mains avec l'Angleterre, mais cette conteste n'a duré qu'un instant, et s'est terminé à notre gloire et à notre honneur près des foyers des dignes fils des preux Français, des Louisianais nos estimables compatriotes.

CHAPITRE XXVIII.

Conclusion.

1. Notre nation est aujourd'hui grande et puissante. Elle s'appèle les Etats-Unis de l'Amérique, et contient onze millions d'habitans. Ils sont gouvernés par un Président et par un Congrès, qui se réunissent tous les hivers à Washington pour faire des lois.

A-t-elle fait la guerre depuis ? Avec quelle nation ?

Qu'est en ce moment notre nation ? Comment l'appèle-t-on ? Comment notre pays est-il gouverné ? Dans quelle ville le Congrès se tient-il ? Pourquoi le Congrès s'assemble-t-il ?

2. Le Congrès se compose de plusieurs centaines de citoyens, fournis par chaque état, et qui s'assemblent dans un bâtiment appelé le Capitole.

3. Les Etats-Unis embrassent en ce moment vingt-quatre états, chacun séparé et distinct, ayant son propre Gouverneur, mais rattachés tous au gouvernement général d'un Président et d'un Congrès.

4. Voici les noms de ces Etats : le Maine, le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Rhode-Island et le Connecticut. Ces Etats, pris ensemble, sont communément appelés la Nouvelle-Angleterre.

5. Le New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie et la Delaware, sont communément appelés les Etats du milieu.

6. La Virginie, la Caroline du Nord, la Caro-

De quoi se compose le Congrès ? Dans quel édifice le Congrès s'assemble-t-il ? Combien y a-t-il maintenant d'états distincts dans les Etats-Unis ? Chaque état-a-t-il son propre gouverneur ? Comment appelez-vous les états de la Nouvelle-Angleterre ? Dites-nous les états du milieu ? Quels sont ceux du Sud ?

line du Sud, la Géorgie, l'Alabama, le Maryland et le Mississippi, sont appelés les Etats du Sud.

7. L'Ohio, le Tennessee, le Kentucky, l'Indiana, l'Illinois, la Louisiane et le Missouri, sont appelés les Etats de l'Ouest.

8. Voilà mes histoires sur l'Amérique presque finies. Je vous ai montré comment Colomb a découvert l'Amérique ; comment Cortez a conquis le Méxique et Pizarre le Pérou.

9. Vous savez que je vous ai parlé des établissemens de la Virginie, de New-York, de la Nouvelle-Angleterre, de la Delaware, du Maryland et de la Pennsylvanie, et que je vous ai décrit la guerre Française et celle de la révolution.

10. J'espère que vous n'oublirez jamais ces faits ; cependant, de peur que cela n'arrive, je m'en vais vous les représenter en vers que vous pourrez, si vous vous en sentez le courage, apprendre par cœur, et réciter à vos bons amis.

Quels sont ceux de L'ouest ? Voudriez vous me faire le plaisir de me répéter, ou récapituler, les principaux événemens relatifs à l'Amérique ?

CHAPITRE XXIX.

Histoire de l'Amérique en Vers.

De tous les habitans de ce grand et vieux monde,
Qui s'étaient succédé devers cinq mil cinq cents,
Aucun n'avait songé, qu'en se jouant de l'onde,
Il pourrait découvrir un des deux continents.
Le temps était venu. Des siècles le génie
Abandonna soudain l'île* des Portugais,
Et fut vers les confins de la belle Italie
Se choisir le héros du plus grand des projets ;
Il se nommait Colomb. De tes douces campagnes,
Arrache-toi, dit-il, magnanime marin,
Prends ta route à l'instant vers les rois des Espagnes,
Annonce un Nouveau-Monde, ouvre-leur ton dessein.
Vois donc ces époux-rois, Ferdinand, Isabelle,
D'aucun de leurs refus ne sois point effrayé.
Dans peu tu les verras, rivalisant de zèle,
Laisser tomber sur toi leur générosité.
Il dit et disparait. A cette illustre reine
Le grand cœur de Colomb fait part de ses secrets.
Princesse, lui dit-il, je vais voler sans peine
De vos états porter la gloire et les hauts faits
Par delà l'océan, sur de nouvelles terres,

* Les Açores étaient alors les limites des découvertes maritimes à l'occident.

Mais il faut des vaisseaux, et je n'ai point d'argent.
Allez, brave Colomb, aux rives étrangères,
De trois de mes vaisseaux je vous fais commandant,
Demain sans plus tarder partez avec l'aurore.
Ainsi parle Isabelle. A sa voix le marin,
Vogue, en quittant Palos, vers des lieux qu'on ignore,
Et franchit le premier l'Atlantique bassin.
Il s'en fallut bien peu que sa noble entreprise
N'échouât sous les traits de ses gens mutinés.
Colomb, lui dirent-ils, d'une terre promise
C'est vainement chercher les endroits incréés,
Les vivres nous manquant, notre mort est certaine,
Quittez là vos projets, retournez à l'instant,
Ou bien nous vous jetons à l'eau cette semaine.
Encor trois jours, dit-il, et je laisse mon plan.
Comme il va retourner, d'une voix de tonnerre
Il entend un marin lancer du haut d'un mât
Ces mots consolateurs : terre ! compagnons, terre !
Ce sol est l'Amérique, alors affreux climat,
Où Colomb n'aperçut que des hordes sauvages,
Rôdant dans les forêts, toutes sans vêtemens,
Que panthères, qu'ours, si friands de carnage,
Ce vieux fait n'a pas plus de trois cent quarante ans.

Presque trois mois après, il quitta ces parages,
Vint trouver Isabelle et le roi Ferdinand,
Leur dit qu'il avait vu des régions sauvages,

Leur montra six Indiens, de l'or et de l'argent.
Au bruit de la nouvelle, on vit partir en masse
Des corps d'aventuriers, affamés de trésors,
Comptant sur les succès de leur vaillante audace
Dépouiller à leur gré les peuples de ces bords.
Du crime un vil héros brille dans la carrière,
C'est l'infâme Cortez. Contre le droit des gens,
Le fer, la flamme en main, il franchit la frontière,
Soumet Montézuma, l'éteint dans les tourmens,
Et lui ravit son or. O ville du Méxique,
Qui frappais autrefois par tes traits orgueilleux,
Sous le coup destructeur de cette main cinique,
Ton beau front est tombé sur les sentiers poudreux !
Tout aussi scélérat, également barbare,
Avec un cœur de tigre, aparut au Pérou,
Un second Espagnol, le féroce Pizarre,
Qui d'un puissant état se défit tout-à-coup.
Son bras de sang Indien fit regorger la terre,
Inventa des tourmens jusqu'alors ignorés,
Et dans les intestins qu'un corps humain enserre
Fouilla pour y trouver l'or et l'argent cachés.
Laissons l'or du Pérou pour cette ame abrutie,
Et volons avec joie aux établissemens,
Qu'une bande d'Anglais fit dans la Virginie,
Tandis qu'on ne comptait que seize cent sept ans.
L'Amérique du Nord où cette colonie
Vint alors se fixer eut nom *James-river*.

C'est là que *James-town*, par elle fut bâtie,
Lorsqu'elle eut enfanté des gens pleins de valeur.
Il lui fallut souffrir de fortes maladies,
Chagrins, peines, besoins, et les traits de l'Indien.
Mais voyant à la fin ses forces agrandies,
Sa bravoure montra qu'elle ne craignait rien.

En l'an seize cent quinze arriva de Hollande
Un gros de Hollandais, qui choisit promptement,
Pour lieu propre à créer une place marchande,
Une île qu'il nomma du nom de Manhattan.
Tout transporté d'ardeur, il se mit à l'ouvrage,
Et jeta de New-York les premiers fondemens.
Laissons tous les plaisants dire en leur sot langage
Que les Hollandais sont des fumeurs sans bon sens.
Qu'ils aient un esprit fin, qu'il soit mélancolique ;
N'importe, de New-York ils ont fait la cité,
La plus vaste qui soit dans toute l'Amérique,
Et la meilleure en fait de trafic distingué.

Cinq ans après parut une élite étrangère
D'illustres pélerins, appelés Puritains,
N'oubliez pas le mois, ni la saison sévère ;
Decembre alors versait ses frimats inhumains.
De ces doux exilés l'auguste colonie,
Aux rochers de Plimouth se hâta d'aborder,
Et des ondes s'étant soustraite à la furie,

Offrit au ciel ses vœux pour l'en remercier.
La face du pays avait un air sauvage ;
Collines et vallons en blancs habits d'hyver,
Frappaient partout la vue, et partout le rivage
Ne lui montrait que bois respectés par le fer.
Sous la noire épaisseur de ce repaire horrible,
L'Indien fait retentir un cri de guerre affreux,
Mais, ni lui ni les loups, non plus que l'ours terrible
N'effraient des pélerins le courage pieux,
Dans leur éloignement de leur dure patrie,
Sur les bords d'un désert débarqués sans amis,
En butte aux animaux, aux Indiens en furie,
Aux cruelles douleurs, aux besoins infinis,
Ils surent supporter ces maux avec courage,
Affronter sans pâlir les plus puissans dangers,
Agrandir leurs cités, doubler leur race sage,
Et faire triompher leurs paisibles foyers.

Trois établissemens regnent en Amérique :
La Nouvelle-Angleterre, en tirant vers le nord ;
New-York entre les deux prend place au centre unique ;
Enfin la Virginie au sud s'avance fort.

Tel qu'un amas d'oiseaux, désertant la patrie
Pour s'en aller chercher un climat plus heureux,
Tel un ramas de gens passe l'onde en furie,
Pour trouver en ces lieux un sort moins malheureux.

Suédois et Finlandais vinrent en *Delaware*
Jeter d'une cité les premiers fondemens,
Et le Lord Baltimore auprès de leur frontière,
Peupla le Maryland de Catholiques gens.

En seize cent trente huit, s'ouvrit dans la contrée,
Une Université digne d'un noble égard,
Et qui crût en talens ainsi qu'en renommée,
Grâce au don généreux de l'immortel Harvard.
Nos magistrats, jaloux d'honorer sa mémoire,
Levèrent ce collège au nom du bienfaiteur,
Newtown n'éxistait plus, et Cambridge eut la gloire
D'être de l'ex-patrie un souvenir flatteur.
Laissons du temps passé ma vieille souvenance,
Car l'éloge d'Harvard ferait un livre entier,
Disons ce que j'ai vu depuis me tendre enfance,
Ça peut intéresser un bien bon écolier.
De quinze Présidens qui prirent la régence
De l'Université, tous, exceptons en deux,
Furent des Révérends ; aujourd'hui la science
A fait du nombre impair chérir le sort heureux.
De cet illustre élu, tous vantent le mérite,
Il s'est, léglislateur, assis en plein Congrès,
Des maires de Boston il a grossi l'élite,
Et guide en ce moment les plus nobles succès.
Ce collège brillant marche sous l'influence
D'un vénérable corps de sept Sages fameux,

Agrandissant chaque an les bords de la science,
En couronnant des gens à talents merveilleux.
Lorsqu'un rare jeune homme est admis au collège,
Une bibliothèque, unique en nos états,
De trente mille auteurs lui donne le cortège,
A la voix de Harris ils volent sur ses pas.
Pour se bien diriger sur l'onde littéraire,
Il cherche une boussole au sein des professeurs.
L'un lui montre l'Hébreu, cette langue primaire,
L'autre Hésiode, Homère, en Grec rois des auteurs.
Là, du peuple Latin il admire le style,
Lit Horace et Tacite, et l'âpre Juvénal,
Saluste et Cicéron, Pline et le doux Virgile,
Et s'en vient débarquer au langage natal.
Des beautés de l'Anglais il s'orne en rhétorique,
Cet heureux choix est fait par un maître éloquent,
Il apprend par dégrés sous sa touche énergique,
A composer un jour un discours triomphant.
Il double alors le pas vers la philosophie,
Choisit l'expérience, y forme sa raison,
Court visiter chimie et minéralogie,
Et jouit des beautés qu'offre chaque leçon.
Qu'on vante d'un Romain le don qu'on voyait guères,
De s'exprimer à quatre en style différent,
Il sait bien que le Chef des langues étrangères
Pourrait dicter à huit encor plus joliment.
Le Français fait parler son langage qu'on aime,

Le jeune élève acquiert le plus pur Castillan,
S'exprime en Italien comme à Florence même,
Et peut vous débiter haut et plat Allemand.
Je n'en finirais point si je voulais vous dire,
Tout ce qu'on peut apprendre au collège d'Harvard.
Sa gloire est de former des hommes qu'on admire
Au bareau, dans la chaire, et aux comptoirs de l'art.

Enfin Guillaume Penn, vint d'une colonie
De Quakres distingués enrichir ces climats,
Ils bâtirent sous peu dans la Pensylvanie,
La reine des cités, l'honneur de nos états.

CHAPITRE XXX.

Suite de l'Histoire de l'Amérique en Vers.

Je pourrais à présent vous conter mille histoires
De guerre et de malheurs échus à nos colons ;
Dire combien de fois, mu par des trames noires,
L'Indien s'en vint de nuit redoubler leurs frissons,
Tant par ses hurlemens que par son fer horrible,
Qui menaçait de mort la mère et les enfans ;
Comment les loups cruels, l'ours à la faim terrible

Ainsi que leurs dangers acroissaient leurs tourments.
Helas ! n'en parlons plus ; ces scènes sont passées.
L'Indien s'est endormi pour leur donner repos,
L'animal sanguinaire a laissé ses curées,
Et des forêts les chants réveillent les échos.
De plusieurs ans passons une vaine série,
Et parlons des périls, des combats acharnés,
Au sein desquels on vit ma naissante patrie,
Croître sur les débris des Indiens terrassés.

Vers ce temps l'Angleterre eut avec l'Amérique
En matière d'impôts de puissans démêlés.
La révolution prit son vol énergique
Du Maine en Géorgie, et leva les cités.
Aux champs de Léxington commença la bataille,
Et Yorktown couronna les preux Américains.
Pendant huit ans entiers de dure représaille,
L'on n'entendit qu'un cri : *des combats inhumains !*

Quelle main peut traçer les malheurs de la guerre,
Et peindre au naturel ses cruelles terreurs !
Abaissez vos regards sur ce lieu de la terre,
Où ce fléau vengeur prépare ses horreurs.
Entendez-vous mugir une horrible tempête ?
Voyez-vous les vapeurs couvrir plaines et monts ?
Ciel ! quel bruit de canon s'échappe sur leur tête !
Là, des bruyans mousquets les détonations,

Ici, les sons glaçans d'une rauque trompette,
Plus loin, des roulemens de tambours attérans,
Les cris du désespoir, l'espérance inquiète,
Et des derniers soupirs les efforts effrayans.
De morts et de mourans ces plaines sont jonchées.
Soudain viennent sur eux des gros de cavaliers,
Qui les foulent aux pieds dans leurs marches forcées,
Et dépèçent les corps morts comme estropiés.

Restez jusqu'au moment où le combat s'achève.
Et regardez la place où la victoire gît.
Arbres, gazons, rochers, n'ont eu repos ni trève,
On les dirait frappés d'un orage maudit.
Voyez-les tous autour des fils de la patrie,
Glacés d'étonnement sous les traits de la mort.
Que de pleurs va verser la famille chérie
Au souvenir de ceux qu'a fait périr le sort !
Voyez leur vieille mère ici toute tremblante,
Là, leurs veuves tombant sous le poids du chagrin,
Ailleurs, la tendre sœur et la sensible amante
Pleurant de ces héros le barbare destin.
Telles furent jadis ces scénes de nos guerres,
Qui donnèrent à tous la paix, la liberté.
Tel fut ce coup heureux, qui de nos vastes terres
Repoussa pour toujours un sceptre détesté,
Détruisit à jamais le vieux joug tyrannique,
Et lança le soleil de notre liberté.

Honneur à ces hauts faits! combien en Amérique
Sont tombés noblement pour leur sol bien-aimé!
De ces braves guerriers chérissons d'âge en âge
Le souvenir heureux, éxaltons leurs exploits.
De notre liberté leur beau sang est le gage,
A notre gratitude ils ont d'augustes droits,
Oui, n'oublions jamais un nom patriotique,
Ce fut, c'est le premier de notre nation,
Il les efface tous, tel qu'un soleil unique
Eclypse tout aux cieux—c'est GEORGE WASHINGTON.

Je désirerais maintenant vous continuer le récit de mes aventures après la guerre de l'Amérique, mais je vous ai déjà raconté une longue histoire. Si j'ai le plaisir de vous revoir, je vous dirai comment je devins voyageur, et qu'elles étranges choses j'ai vu en Europe, en Asie et en Afrique.

Comme parmi mes lecteurs, il y en a peut-être qui ne sont pas fatigués, ceux-là peuvent tourner la page, et s'amuser à lire quelques petits morceaux sur le gouvernement Américain.

CONTES SUR LE GOUVERNEMENT.

Parley parle du Président.

C'est touchant le Président des Etats-Unis que je vais entretenir mes jeunes lecteurs. Il demeure à Washington. Washington est à environ 450 milles, au sud-ouest de Boston, à 250 milles de New-York, et à 150 milles de Philadelphie.

Le Président réside à Washington dans une maison fort grande. Vous savez, sans doute, que c'est un homme. J'ai connu autrefois un enfant fort jeune, qui désirait beaucoup voir le Président. Pour contenter son désir, il se mit à fendre la foule, et aperçut un homme de haute stature, vêtu d'une robe noire, telle que celle d'un ministre de la bible, ou d'un avocat de France. Voilà le Président, dit le père de l'enfant. Eh quoi ! c'est là le Président, reprit l'enfant fort surpris ; mais, c'est un homme !

Je pense que vous aimeriez savoir pourquoi il s'appèle Président. C'est parce qu'il a la surveillance de toute la nation. Il est tel qu'un père, et les habitans sont comme ses enfans. Il a l'œil sur eux. Si les ennemis osent s'avançer contre eux, il se met en mesure pour les repousser, et a soin que les lois soient observées, et le peuple protégé.

Nous avons eu dans nos Etats-Unis six Présidens : George Washington, Jean Adams, Thomas Jefferson, Jâques Madison, Jâques Monroe et Jean Quincy Adams. Le septième, qui est le Président actuel, s'appèle André Jackson.

Où demeure le Président ? Qu'elle est la distance de Washington à Boston ? De Washington à New-York ? De Washington à Philadelphie ? Pourquoi l'appèle-t-on Président ? Combien avons-nous eu de Présidens dans les Etats-Unis ? Quels sont leurs noms ? Quel est aujourd'hui notre Président ?

Aimeriez-vous savoir comment le Président est élu? je m'en vais vous le dire. Les habitans des états choisissent certaines personnes, appeleés électeurs des Présidens; ces électeurs font le choix d'un homme; c'est le Président.

Vous êtes, peut-être, surpris de voir comment le Président peut prendre soin d'un pays aussi vaste que le nôtre, tout en restant à Washington. Je vais tout-à-l'heure vous faire comprendre, comment il peut le faire.

Parley parle du Gouvernement.

Chaque pays doit avoir ce qu'on appèle un gouvernement. Le gouvernement est ce pouvoir qui fait les lois et les met à éxécution.

Les lois, comme vous le savez, sont de certaines règles, qui requièrent d'un chacun une justice mutuelle, et qui défendent les crimes.

Si un homme trouve de l'argent qu'un autre a perdu, les lois l'obligent à rendre cet argent à la personne qui l'a perdu. Les lois défendent à tout homme de faire du mal à son semblable; elles défendent aussi le vol ou larcin, le brigandage et le meurtre. Si un homme enfreint un de ces points, les lois éxigent qu'il soit puni.

Ces lois sont de nos jours fort nécessaires à notre propre sureté. S'il n'y avait point de lois, les gens pervers nous voleraient, s'empareraient de nos biens, et finiraient peut-être par nous ôter la vie. Mais, comme ils craignent d'être punis, il y a

---

Pourriez-vous me dire comment le Président est élu? Qu'est-ce qu'un gouvernement? Qu'entendez-vous par lois? Qu'est-ce que les lois requièrent si une personne trouve ce qu'un autre a perdu?

toute apparence qu'ils ne s'abandonneront point à ces actions infâmes.

Aimeriez-vous savoir comment se font les lois? Je vais vous le dire. Le peuple des Etats-Unis choisit certains individus, appelés membres du Congrès. Ces membres du Congrès, comme je vous l'ai dit, s'assemblent tous les hivers à Washington, dans un vaste bâtiment qu'on nomme le Capitole. C'est là où le Congrès fait les lois.

Ces lois faites, il est nécessaire, comme vous le savez, d'avoir quelqu'un qui voie à ce que le peuple y obéisse. Ceci est l'affaire du Président. En conséquence, il nomme des personnes dans les différentes parties des Etats-Unis, pour y pourvoir. C'est de cette manière que le Président peut faire éxécuter les lois dans toute l'étendue du pays.

Faire des lois et les mettre à éxécution, c'est ce qu'on appèle gouvernement. Comme je n'ai pas manqué de vous le dire, chaque pays doit avoir un gouvernement, autrement le peuple doit s'attendre à souffrir des crimes des méchans.

Il y a plusieurs espèces de gouvernement. Quelques contrées sont gouvernées par des rois, quant à nous nous ne le sommes que par un Président et par un Congrès.

Vous voyez donc que le Congrès fait des lois, et que le Président et les personnes qu'il nomme les font éxécuter ou les mettent en vigueur.

Ce n'est pas tout, ceux qui font les lois s'appèlent législateurs, ce qui signifie faiseurs de lois, et nous nommons législature, ce

---

Qu'est-ce que les lois veulent qu'on fasse à un homme qui filoute, qui vole, ou qui assassine? A quoi les lois sont-elles nécessaires? Pourriez-vous me dire comment on fait les lois? Qui a soin de voir si le peuple obéit aux lois? Comment le Président peut-il le faire? Comment est-on gouverné dans quelques pays? Comment sommes-nous gouvernés dans ce pays-ci? Comment nomme-t-on ceux qui font les lois?

corps de faiseurs de lois, ainsi, par Congrès nous entendons quelquefois la législature nationale.

Parley parle des Gouverneurs.

Avez-vous jamais vu un Gouverneur ? Un Gouverneur est comme un Président, avec cette différence, que le Président a la grande inspection des affaires de toute la nation, tandis qu'un Gouverneur n'a que celle des affaires d'un état particulier.

Le Président Jackson a inspection sur les lois faites par le Congrès de Washington pour tout le pays. Son Excellence Levi Lincoln, Gouverneur du Massachusetts, ne l'a que sur celles qui ont été faites par la législature du Massachusetts.

Le Président est choisi par tout le peuple des Etats-Unis ; un Gouverneur ne l'est que par le peuple d'un état.

Chaque état a son propre gouvernement. Chaque état a une législature pour faire des lois, et un Gouverneur pour en surveiller l'éxécution.

Le législature d'un état se compose de personnes choisies par le peuple de plusieurs villes d'un état. Ces sages se réunissent et font des lois pour leur propre état. Les lois qui sont faites dans un état n'ont aucune force dans une autre.

Par exemple, les lois faites par la législature de New-York n'ont aucune force en Pensylvanie, ni en aucun état excepté dans celui de New-York. Les lois qui ont été faites par le Congrès sont en vigueur dans tous les Etats-Unis.

Comment le Congrès est il quelquefois appelé ? Quelle différence y a-t-il entre un Gouverneur et un Président ? Chaque état a-t-il son Gouverneur ? De quoi se compose la législature d'un état ? Les lois d'un état sont-elles obligatoires dans une autre ? Dans quel endroit les lois du Congrès sont-elles en vigueur ?

Parley parle des Tribunaux.

Les tribunaux sont établis pour juger ceux qui sont accusés d'avoir enfreint les lois.

Il y a, par exemple, une loi contre le vol ou larcin. Eh bien! supposons qu'un homme soit coupable de vol, il est aussitôt traduit devant un tribunal. Les tribunaux ont des hommes qu'on appèle juges. Ces juges éxaminent l'affaire à fond. Si on trouve l'homme coupable, c'est-à-dire, s'il est prouvé qu'il ait commis le vol, il est puni.

On punit quelquefois un homme en le jetant dans une prison, ou dans un cachot. Si un homme est convaincu de meurtre, on le suspend par le cou jusqu'a ce qu'il soit mort.

Vous voyez donc qu'il est fort dangereux d'enfreindre les lois, parce qu'un homme qui les enfreint est mis en prison, ou pendu, ou puni d'une manière ou d'autre.

Voilà ce qui empêche les méchans de fouler les lois aux pieds. Ils craignent de nuire aux autres, parce qu'ils seront punis s'ils le font.

J'espère que mes jeunes lecteurs craindront de violer les lois, non seulement parce que c'est dangereux, mais encore parce que c'est être méchant.

Parley parle d'un Voleur.

Un homme en voyage traversait une nuit une forêt. Une personne s'élança tout-à-coup du bois, saisit la bride de son cheval, et lui commanda de donner son argent.

Pourquoi les tribunaux sont-ils établis? Qu'y a-t-il dans les tribunaux? Supposons qu'un homme soit coupable, comment-est-il quelquefois puni?

L'homme s'y refusa. Le voleur lui tira un coup de pistolet et le blessa. Le voyageur tomba de cheval à terre. Le voleur se munit alors de son argent, et prit la fuite.

Le voyageur recueillit assez de forces pour remonter à cheval, et s'en aller donner avis de ce vol. Le voleur fut pris; il comparut en justice. L'affaire fut jugée et il fut trouvé coupable. On le confina alors dans une forte prison, où il lui fallut travailler durement pendant vingt-ans.

Parley parle de la Guerre.

Deux nations se font souvent la guerre l'une à l'autre. Les nations en guerre envoyent des soldats pour tuer le peuple, brûler les habitations et détruire les propriétés de leurs ennemis.

Supposons maintenant que le roi d'Angleterre déclarât la guerre à ce pays. Il y enverrait des soldats pour tuer nos gens, brûler nos maisons, et détruire nos propriétés.

Que faire en pareil cas pour défendre le peuple? C'est alors le devoir du Président de faire marcher des soldats pour combattre ceux que le roi d'Angleterre a envoyés, et les obliger à la retraite la plus humiliante.

Vous voyez donc que c'est le devoir du Président non seulement de surveiller à l'éxécution des lois; mais aussi de protéger le peuple en temps de guerre.

Il est important que le Président soit un homme de beaucoup de prudence et de bonté. S'il n'est doué de ces qualités, le peuple doit s'attendre à de grandes souffrances.

Que font les nations en guerre? Quel est le devoir du Président en temps de guerre? Que doit être le Président?

E188
.G6214
1832
Copy 1
RBSCD

02005975